
6e REGIMENT



Le drapeau du 69e.

HISTORIQUE

DU

69^{E} RÉGIMENT

D'INFANTERIE

NANCY

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT ET Cie

11, RUE JEAN-LAMOUR, 11

1890

AVANT-PROPOS

OBJET ET DIVISIONS PRINCIPALES DE L'HISTORIQUE

« Le simple récit de ce qu'ont fait leurs devanciers leur fournira de justes motifs d'émulation et de profitables enseignements, et leur inspirera le désir d'imiter ceux qui, avant eux, ont bien mérité de la patrie. » (De Cissey, circulaire ministérielle du 3 juin 1872.)

Pour remplir ce programme, nous allons rappeler brièvement les faits d'armes auxquels ont pris part, non seulement le 69e régiment d'infanterie tel qu'il existe actuellement, mais encore les régiments au service de la France qui portèrent ce numéro. Ainsi

comprise, notre étude embrasse trois périodes : la première, concernant le régiment suisse de Greder ; la seconde, les corps des armées républicaines et impériales auxquels notre régiment se rattache par une simple filiation de numéro ; la troisième, historique proprement dit du 69e régiment d'infanterie, qui fut créé en 1840.

HISTORIQUE

DU

69e RÉGIMENT D'INFANTERIE

Ire PARTIE

(1672-1792)

—

Historique du régiment de Greder

Avant la Révolution de 1789, la monarchie avait à sa solde des régiments étrangers. Sans pouvoir être considérés comme nos ancêtres, ces mercenaires, en défendant la France, ont été nos devanciers dans le chemin de la gloire.

C'est à ce seul titre que nous allons esquisser l'histoire de celui d'entre eux qui porta le numéro 69.

Levé en Suisse vers 1672, à la demande du roi Louis XIV, le régiment de Greder fut créé par lettre de cachet le 5 décembre 1673. Il fit partie de l'armée de Flandre, commandée par le grand Roi en personne, et concourut à la prise des forteresses du Haut-Escaut. Placé au début dans le corps du maréchal de Créqui, il passa, après le siège de Bouchain, sous les ordres du maréchal d'Humières. A la bataille

de Cassel, le régiment de Greder se comporta vaillamment et eut 200 hommes tués ou blessés.

Après la prise des villes de Gand et d'Ypres (1678), le régiment concourut au blocus de Mons, sous le commandement du maréchal de Luxembourg.

En 1689, Greder assista à la prise de Dinant et au combat de Walcourt;

En 1690, à la bataille de Fleurus, où il perdit 3 lieutenants et eut 8 capitaines et 9 sous-lieutenants blessés.

Le colonel y reçut une blessure qui le mit dans l'impossibilité de continuer son commandement. M. Louis de Greder, son neveu, lui succéda. En 1691, le régiment prit part au siège de Mons et au combat de Leuze.

Un an après, il était à Steinkerque. En 1693, à Neerwinde, de concert avec les gardes françaises, et après avoir épuisé ses munitions, il fit la première charge à la baïonnette mentionnée dans les annales militaires. Le colonel de Greder y fut grièvement blessé.

Le régiment assista au siège de Charleroi. En 1695, il fut placé dans l'armée de Villeroi, coopéra au bombardement de Bruxelles et, en 1696, au siège d'Ath.

En 1703, le frère du colonel prit le commandement du régiment. Un brillant engagement eut lieu à Ekeren, près d'Anvers, avec l'infanterie hollandaise, qui fut rejetée sous le canon de Lillo.

Le 23 mai 1706, défense énergique du village de Ramillies. Deux ans après, à Oudenarde, le régiment soutint jusqu'au soir le choc de l'ennemi. A Malplaquet, il exécuta une vigoureuse charge à la baïonnette.

1788. — Régiment de Vigier.



Enfermés dans la petite ville d'Aire, deux bataillons du régiment de Greder y firent une résistance désespérée, et la garnison ne capitula qu'après un siège de plus de deux mois. Les trois autres bataillons, placés sous le commandement du maréchal de Villars, participèrent au combat d'Arleux, à l'assaut de Douai; en 1712, aux sièges du Quesnoy et de Bouchain.

En 1733, dans la guerre contre l'Autriche, le régiment, qui avait pris, en 1714, le nom d'Affry, contribua à la prise du fort de Kehl; en 1734, à celle du fort de Hollande de Philippsbourg. Il passa sous les ordres du colonel DE WITMER. Pendant dix ans, il ne prit part à aucune campagne.

En 1745, il fit partie de l'armée de Flandre, commandée par le maréchal de Saxe, et se trouva à la prise de Tournay. A Fontenoy, Witmer fut cité pour sa valeur. Il assistait aux prises d'Oudenarde, d'Ostende et de Nieuport; en 1746, à la bataille de Raucoux, à la prise de Bruxelles, au siège de Maëstricht.

En 1757, le comte WALDNER DE FREUNDSTEIN était nommé au commandement du régiment.

Dans la guerre contre Frédéric le Grand, il assista à la bataille de Rossbach, à l'affaire de Sangershausen, aux combats de Lutterberg, de Bergen, de Minden et de Corbach.

Après la signature de la paix, le régiment de Waldner rentra à Versailles.

En 1781, le comte DE FREUNDSTEIN fut remplacé par le colonel ROBERT DE VIGIER DE STEINBURG.

En l'année 1790, le régiment de Vigier fut envoyé à Nancy, pour rétablir l'ordre dans la garnison mutinée.

Le 1er janvier 1791, un règlement supprimait les noms particuliers des corps et leur substituait des numéros d'ordre basés sur leur ancienneté relative : il n'y eut plus alors que 104 régiments d'infanterie dont le régiment de Vigier devint le 69e.

Dans le courant du mois de juin de la même année, le 21, l'Assemblée constituante adoptait le principe de la levée des *Volontaires nationaux* dont, peu de temps après, le 4 août 1791, l'Assemblée législative vota, sous forme de décret, le règlement définitif et constitutif.

Le 69e régiment fut licencié à Strasbourg le 7 octobre 1792.

1795. — 69e demi-brigade de bataille.



IIe PARTIE

(1792-1815).

---

§ 1. Aperçu des campagnes dans lesquelles s'est illustrée la 69e demi-brigade

(1795-1803).

La 69e demi-brigade de première formation, qui reçut pour chef le colonel Fugière, a figuré honorablement à l'armée des Pyrénées-Orientales jusqu'à la conclusion de la paix avec l'Espagne signée à Bâle (14 juillet 1795).

Création de la 69e demi-brigade de ligne.

Le 21 février 1793, un décret de la Convention réorganise l'armée en employant l'*amalgame* ou *embrigadement* : l'infanterie de ligne devait être formée en 198 « *demi-brigades* composées chacune d'un bataillon des ci-devant régiments de ligne et de deux bataillons de volontaires [1] ». Toutefois, malgré le décret du 19 nivôse an II (8 janvier 1794), ce n'est que le 18 germinal an III (21 mars 1795), que la 69e demi-brigade de *première formation* a été constituée avec le

---

1. Ce sont les termes mêmes du décret.

1er bataillon du 35e régiment Aquitaine, le 1er bataillon des Hautes-Alpes, le 3e bataillon de la Drôme.

Le 18 nivôse an IV (8 janvier 1796), le Directoire ayant ordonné à son tour la réorganisation de toute l'armée, et le nombre des demi-brigades ayant été réduit à 110 pour l'infanterie de ligne, la 69e demi-brigade de *deuxième formation* fut constituée à l'armée d'Italie, le 21 germinal an IV (10 avril 1796), avec : la 19e demi-brigade (ex-1er bataillon du 10e, Neustrie), la 102e demi-brigade (2e bataillon de l'ex-51e, la Sarre), la 166e demi-brigade (2e bataillon de l'ex-91e, Barrois) et la 170e demi-brigade (2e bataillon de l'ex-93e, Enghien).

Enfin, le 1er vendémiaire an XII (24 septembre 1803), un arrêté consulaire affectait aux demi-brigades, qui reprirent le vieux nom de *régiments,* les numéros qu'elles avaient reçus en 1796.

Campagne d'Italie

(1796-1797).

En germinal an IV (mars 1796), le général Bonaparte vint prendre le commandement en chef de l'armée d'Italie, et commença cette admirable campagne dans laquelle l'armée française défit six armées ennemies et imposa la paix à l'Autriche.

La 69e demi-brigade, placée dans la division Sérurier, y cueillit sa part de lauriers. Son historique détaillé se trouve dans le rapport établi par son chef Daloust, immédiatement après la campagne, et daté de Fontana-Fredda, 18 prairial an V (6 juin 1797).

Nous ne croyons pouvoir mieux faire que de reproduire de nombreux extraits de ce rapport, en les encadrant dans un aperçu général des faits.

L'arrivée de Bonaparte fut le signal du commencement des opérations et d'une vigoureuse offensive au delà des Apennins.

La division Sérurier reçut tout d'abord la mission de maintenir par ses démonstrations Colli et les Piémontais sur le Tanaro, tandis que Bonaparte, avec le reste de l'armée, battait, sur la Bormida, Beaulieu avec les Autrichiens, et les rejetait vers Acqui (Montenotte, Millesimo, Dégo, 10 au 15 avril).

La séparation des deux armées ennemies consommée, Bonaparte se retourne contre les Piémontais et dirige le gros de ses forces sur Céva où était Colli.

Dès le 15 avril 1796, Sérurier avait reçu l'ordre d'investir Céva par le sud.

« La 69e demi-brigade se mit en marche le 25 germinal (15 avril), sous les ordres du général Guieu ; elle enleva facilement tous les postes qui se trouvèrent sur son passage et parvint à chasser l'ennemi des hauteurs de Batifolo (six kilomètres au sud-ouest de Céva). Le sous-lieutenant LANTIER y reçut un coup de feu.

« La demi-brigade occupa pendant trois jours cette position, qu'elle quitta ensuite pour en prendre une plus rapprochée de Céva (près du pont Saint-Michel). La division se porta le lendemain (20 avril) vers les hauteurs de Saint-Michel que l'ennemi avait fortifiées et que le passage d'une rivière (la Corsaglia) rendait extrêmement difficiles à enlever.

« Ce fut le 2 floréal (21 avril) que la 69e demi-brigade, marchant à la tête de la division, traversa la rivière malgré le feu violent d'une nombreuse artillerie, débusqua l'ennemi de ses positions et enleva à la baïonnette la redoute du Briquet, boulevard de Mondovi.

« Elle perdit le capitaine RAYNAUD, commandant les éclaireurs, et eut les capitaines POLY et GEOFFROY, le lieutenant TARDIEU, blessés.

« Immédiatement après cette affaire, les 2e et 3e bataillons de la 69e demi-brigade se portèrent sur Fossano. Le 1er bataillon reçut ordre de se rendre à Céva pour y relever la brigade du général Rusca. »

Colli ne réussit pas davantage à se maintenir

à Fossano. Le roi de Sardaigne, effrayé, conclut l'armistice de Chérasco (28 avril) qui nous livrait le passage du Pô à Valence et mettait l'armée piémontaise hors de cause. Bonaparte put tourner tous ses efforts contre Beaulieu, et tandis que ce dernier nous attendait à Lomello, en face de Valence, il acheminait en hâte ses divisions par le défilé de la Stradella sur Plaisance. Il y passa le Pô, et déboucha sur les derrières de l'ennemi.

« Le 11 floréal, le bataillon de Céva et les deux de Fossano se mirent en marche pour rejoindre l'armée. Ils se réunirent le 13 (3 mai) à Alba et firent ensuite des marches forcées avec la division, qui arriva à Plaisance le 20 floréal.

« Nos trois compagnies de grenadiers furent joindre l'avant-garde de l'armée à Pizzighettone (sur l'Adda), et participèrent à la prise de la forteresse. Le lendemain, la demi-brigade passa le Pô et bivouaqua un jour sur ses bords. Elle fut se reposer ensuite quelques jours à Codogno. »

Pendant ce temps, Beaulieu, menacé sur ses communications, avait abandonné successivement les lignes de l'Agogna, du Tessin, de l'Adda (Lodi) et se repliait sur le Mincio.

« La demi-brigade revint ensuite à Plaisance, passa de rechef le Pô et marcha, dans les premiers jours de prairial, à la poursuite de l'armée autrichienne. Nos grenadiers rentrèrent à la demi-brigade, à Valeggio, le 13 prairial. »

Déjà Beaulieu, battu à Borghetto, avait cédé le passage du Mincio, et, remontant l'Adige, s'était replié vers le Tyrol. La faiblesse de l'armée française ne lui permettait pas de pousser

plus loin ses succès en laissant sur ses derrières la grande place de Mantoue et une population hostile.

Bonaparte résolut donc d'assiéger Mantoue avec une division, en plaçant les autres en observation sur l'Adige et aux débouchés du lac de Garde.

« Les 1er et 2e bataillons de la 69e eurent leurs emplacements au château de la Favorite, et le 3e au faubourg Saint-Georges. Ce dernier bataillon fut relevé par le 1er et se porta au camp de Belfior, près Sérèse, où il était sous les ordres du général Dallemagne. Ce bataillon a assisté le 30 messidor (18 juillet) à l'attaque de l'Isle, où il eut plusieurs tués. La demi-brigade coopéra aux travaux de tranchée, soit à la Favorite, soit à Saint-Georges, soit à Piétoli. Ces travaux pénibles n'ont pas peu contribué à l'écraser : elle a été désolée par les maladies qu'occasionnaient les exhalaisons fétides du lac. »

Cependant, un orage s'était formé dans le Tyrol. Une armée autrichienne, commandée par Wurmser, supérieure en nombre à la nôtre, allait en déboucher sur deux colonnes : l'une, aux ordres de Quasdanovich, par la rive occidentale du lac de Garde ; l'autre, la principale, par la rive orientale. Le 29 juillet, leurs avant-gardes se heurtaient à nos premiers postes. Bonaparte n'hésite pas à abandonner le siège de Mantoue, à rallier ses divisions dispersées en demi-cerle autour de la place, et à porter toutes ses forces contre Quasdanovich, tandis qu'il amuse Wurmser au passage du Mincio.

Il n'a pas encore complètement écrasé Quasdanovich à Salo, Lonato, etc. (3-4 août), que

déjà il détache Augereau au-devant de Wurmser, qui est arrêté, puis battu à son tour à Castiglione.

« Dans la nuit du 13 au 14 thermidor, on leva précipitamment le siège. Les 1er et 2e bataillons, faisant partie de la subdivision du général Pelletier, furent appelés à Goïto, où ils se réunirent à une partie de la division du général Augereau. On arriva vers le soir à Castiglione; le 15, on était à Montéchiaro, sur la Chièse. C'est là que le général en chef vint passer la revue de ses troupes; c'est là qu'il s'assura par lui-même du peu de dispositions qu'elles avaient pour la retraite, et du désir dont elles brûlaient de réprimer l'orgueil d'un ennemi qui se croyait déjà victorieux. Son génie actif sut mettre à profit ces heureuses dispositions. »

Bataille de Castiglione[1].

« L'armée française, oubliant ses souffrances et les fatigues occasionnées par les marches qu'elle vient de faire, s'ébranle dans la nuit du 15 au 16 thermidor (2-3 août) et arrive, au point du jour, dans une vaste plaine peu éloignée de Castiglione. Déjà nos tirailleurs sont aux prises avec l'ennemi; sur-le-champ, les colonnes se déploient, se forment en bataille et marchent au pas de charge. La division du général Augereau est à la droite et la subdivision commandée par le général Pelletier (dont la 69e) est à la gauche. Le combat s'engage, l'ennemi est complètement battu sur tous les points; il est forcé

1. Figure au drapeau.

d'abandonner la ville. Il se replie sur les hauteurs, résiste vivement dans la soirée et se retire néanmoins pendant la nuit dans le plus grand désordre. La 69e demi-brigade a été dans cette journée ce qu'elle avait été à Mondovi ; sa perte a été cependant moins considérable. Les capitaines Adrian, Giraud, le lieutenant Lavagne, le sous-lieutenant Douledou ont été blessés. Le premier est mort des suites de ses blessures. »

Après Castiglione, Wurmser se retira sur Trente. Bonaparte reprit le blocus de Mantoue avec les troupes qui y étaient précédemment affectées. Il replaça les autres divisions en observation sur l'Adige et les deux rives du lac de Garde contre le Frioul et le Tyrol.

« Le 17 thermidor, la demi-brigade est rejointe par le 3e bataillon.

« Le 18, elle bivouaque à Borghetto.

« Le 19, elle se dirige sur Peschiera, puis sur Vérone, revient sur Mantoue, va à Borgoforte et Marcaria et revient occuper devant Mantoue les postes de Saint-Georges, Banconi et Prado.

« A cette époque, cette demi-brigade se trouvait considérablement affaiblie par les maladies. »

Wurmser rassemble une nouvelle armée et fait une nouvelle tentative. Il débouche du Tyrol par la vallée de la Brenta, pour gagner le bas Adige, pendant que son lieutenant Davidovich descendra le fleuve, de Trente sur Rivoli.

Mais Bonaparte a devancé son offensive : il refoule Davidovich, il lui fait évacuer Trente ; puis, suivant hardiment la vallée de la Brenta, sur les derrières de Wurmser, il le bat à Bassano et l'accule à Mantoue.

Le 15 septembre, il le chasse, par le combat

de la Favorite, des glacis où il avait espéré se maintenir et le force à s'enfermer dans la place.

« La 69e demi-brigade eut part à l'affaire du 29 fructidor (15 septembre) au moyen d'un détachement de 400 hommes, commandé par le chef de bataillon VINCENT. Ce détachement donna à la Favorite : une partie de la colonne paraissait ébranlée ; ce détachement arrive à propos, rallie les fuyards, ranime leur courage et l'ennemi se voit bientôt obligé de se réfugier dans la place. Le capitaine RAYNAUD fut blessé.

« Le 16 vendémiaire (2 octobre 1796), la garnison de Mantoue fait une sortie d'environ 3,000 hommes et se porte sur le château de Prado, qu'occupait le 3e bataillon pour y opérer un fourragement. Ce bataillon est déjà cerné, mais il se défend vivement et fait feu de tous côtés. Le chef de bataillon JEANNIAUX arrive bientôt de Banconi avec le 2e bataillon, fond avec impétuosité sur l'ennemi, le charge à la baïonnette, parvient à dégager le 3e bataillon, fait 120 prisonniers, enlève quelques chars et force l'ennemi à rentrer dans la citadelle. Le lieutenant ANDRÉ est blessé.

« Le 7 brumaire (28 octobre), l'ennemi opéra dans la nuit un débarquement entre Saint-Georges et Valdaro, au nombre d'environ 1,200 hommes. L'obscurité de la nuit et la crue des eaux du lac lui avaient rendu cette tentative aisée ; il se présente deux heures avant le jour sous les retranchements qui sont au-devant de la porte de gauche, et s'essaye à grimper à travers. La garde, composée d'environ 30 grenadiers, lui oppose une vigoureuse résistance, et le contient avec ses baïonnettes. Aussitôt la garnison prend les armes, le chef de brigade

donne des ordres pour renforcer tous les points susceptibles d'être attaqués, et se porte lui-même, avec le gros de sa troupe, à l'endroit où le feu était déjà engagé. On se bat vivement. L'ennemi prend la fuite. Au jour, une compagnie de grenadiers fait une sortie et ramène 122 prisonniers qui n'avaient pu se rembarquer. (CROUET, capitaine, MILLET, sous-lieutenant, et un caporal tués.) »

Tandis que la garnison de Mantoue, renforcée des débris de Wurmser, inquiétait ainsi le corps de blocus, l'Autriche préparait activement une nouvelle tentative pour sauver la place, et l'exécution en était confiée à Alvinzy. Dans les premiers jours de novembre, ce général débouchait du Frioul avec son armée principale, tandis qu'un corps secondaire descendait l'Adige. Cette attaque, qui mit un moment l'armée française dans une situation critique, échouait encore dans les marais de l'Alpon, devant le génie et l'obstination de Bonaparte (Arcole, 24, 25 et 26 brumaire — 15, 16, 17 novembre).

Dans cette période difficile, on fit appel à une partie des ressources du blocus, et la garnison redoubla d'efforts.

« Le 1er bataillon de la 69e demi-brigade est pris pour former, avec tous les premiers bataillons, un corps de réserve à Roverbella. Il reçoit l'ordre de se porter partout où le besoin l'exige. En un mot, il a été pendant 15 jours en mouvement, et a eu part à l'affaire du Ronco.

« Le 3 frimaire, la garnison de Mantoue fait une sortie de 3,000 hommes ; elle attaque les postes de la Favorite et de Saint-Antoine qui, accablés, sont obligés de se replier sur Banconi. Il y avait alors à la Favorite cinq compa-

gnies du 2e bataillon et 100 hommes du 3e. Les lieutenants ARGENCE et PETITFRÈRE sont blessés.

« Aussitôt le faubourg Saint-Georges est bloqué et canonné par l'ennemi. Vers le soir, les troupes de Saint-Antoine et de la Favorite, renforcées par un bataillon de grenadiers, attaquent l'ennemi ; la garnison de Saint-Georges fait une sortie. L'ennemi prend la fuite. Peu de jours après, le 1er bataillon vient rejoindre les deux autres. »

Après ce premier échec d'Alvinzy, les troupes françaises avaient pris leurs cantonnements d'hiver.

En janvier 1797, nouvelle tentative d'Alvinzy, à qui l'Autriche a reconstitué une armée. Son corps principal, descendant l'Adige, est battu par Bonaparte à Rivoli (14 janvier). Son lieutenant Provera, débouchant du Frioul sur Légnago, pousse sur Mantoue et essaye d'enlever aux Français le faubourg Saint-Georges. Il tente, le 15 janvier 1797 (26 nivôse), une attaque désespérée que soutient une sortie de Wurmser. Mais, le 16 janvier, Bonaparte, accourant de Rivoli, cerne Provera et le contraint à mettre bas les armes.

« Le 26 nivôse (15 janvier 97), on se réjouissait à Saint-Georges de la défaite des Autrichiens sur l'Adige (Rivoli), quand quelques hussards autrichiens, couverts de manteaux blancs, se présentent à une portée de fusil de Saint-Georges, sur la route de Castellara. Deux de nos grenadiers, occupés à couper du bois, leur parlent, les prenant pour des dragons français ; les hussards leur disent tout doucement de se rendre prisonniers, les assurant qu'il ne

leur serait point fait de mal. Les grenadiers, reconnaissant leur erreur, cherchent à s'esquiver, crient : « Aux armes ! » et s'échappent en se jetant dans les fossés ; l'un d'eux évite un coup de sabre qu'on lui porte, en passant sous le ventre d'un cheval. Aussitôt le poste voisin prend les armes ; les hussards se retirent. On bat la générale.

« Le général Miollis dispose tout pour une vigoureuse défense ; on découvre bientôt une colonne considérable d'infanterie et de cavalerie. C'était la division du général Provera.

« Ce général envoie un de ses aides de camp en parlementaire pour sommer la place de se rendre dans cinq minutes. Le général Miollis lui fait répondre qu'il ne sait que se battre.

« Bientôt une grêle de bombes tombe sur Saint-Georges. La ville de Mantoue se met de la partie et nous sommes entre deux feux.

« Nos soldats restent immobiles sur nos remparts. Bientôt les 7e et 8e compagnies du 2e bataillon, détachées à une ferme à un mille de Saint-Georges, sur le chemin de Formigosa, sont vivement attaquées ; elles résistent pendant quelque temps et se replient en se battant sur le 3e bataillon qui était à Valdaro. Ce bataillon, commandé par le capitaine PASCAL, et ces deux compagnies n'hésitent pas à effectuer leur retraite sur Saint-Georges. Ils marchent pendant une heure au pas de charge à travers les colonnes ennemies, se frayant un passage avec leurs baïonnettes, font 60 prisonniers et pénètrent dans Saint-Georges à l'aide d'une compagnie de grenadiers que le général Miollis leur envoya pour les soutenir. Ils amènent avec eux la pièce de canon qu'ils avaient à Valdaro.

« La canonnade ne se ralentit pas de toute la journée ; nos soldats paraissent indignés de ce que l'ennemi n'ose point tenter un assaut.

« Le lendemain (16 janvier), la fusillade commence deux heures avant le jour ; six compagnies du 2e bataillon étaient à la Favorite ; elles se sont battues pendant quelque temps à la baïonnette.

« Aussitôt qu'il est jour, le général Miollis ordonne deux sorties : l'une par la porte de la Glacière et l'autre par celle qui conduit à Formigosa ; la première composée de 200 hommes et la deuxième de 300.

« Ces 500 hommes fondent avec impétuosité sur l'ennemi. Provera ne sait plus que penser ; il se voit attaqué par ceux mêmes qu'il assiège. Cerné de toutes part, il demande à capituler. On adhère à sa proposition, et la capitulation qui a lieu porte avec elle l'empreinte de la loyauté française.

« Dans les journées des 26 et 27 nivôse, les citoyens Dubois, Séguin et Mouton, sous-lieutenants de la 69e, ont été blessés. On a repris, lors de la capitulation, le détachement de Castellara qui avait été fait prisonnier en entier, ayant été enveloppé par l'ennemi, ainsi que quelques hommes du 3e bataillon, qui avaient été pris la veille en traversant la colonne autrichienne. Le détachement qui avait été envoyé à Duo Castello s'était replié sur Sainte-Lucie.

« Dans les premiers jours de pluviôse, on ouvre derechef la tranchée à Saint-Georges ; la 69e demi-brigade y est employée ; elle y perd quelques sous-officiers.

« La place de Mantoue capitule le 13 pluviôse (13 février 97). Le 14, la 69e est désignée pour

y entrer et faire le service sous les ordres du général Miollis. »

On arrivait aux premiers jours de mars, et déjà Bonaparte, ayant reçu des renforts, se préparait à envahir la Carinthie et le Tyrol, pour anéantir une dernière armée autrichienne aux ordres de l'archiduc Charles. Il allait franchir la Piave (le 12 mars) avec le gros de son armée, dont faisait partie la division Sérurier, pousser vivement l'archiduc sur le col de Tarvis où il fit capituler une division autrichienne ; enfin arracher à Léoben (7 avril 1797) une paix glorieuse à l'Autriche désorganisée.

« Le 9 ventôse, la 69e reçoit l'ordre de rejoindre à Vicence la division que devait commander le général Sérurier.

« Le 19, elle quitte cette ville, formant la réserve de la division. Le 22 ventôse (12 mars), elle passe la Piave, et, depuis lors, elle a suivi tous les mouvements de l'armée, sans avoir l'occasion de se trouver à aucune affaire. »

Par contre, les grenadiers de la 69e, détachés avec le corps de Joubert dans le Tyrol, avaient à soutenir de sanglants combats contre le pays insurgé.

« La 1re et la 3e compagnie de grenadiers ont eu à combattre, le 18 germinal (8 février 97), à Lienz (première ville du Tyrol), contre un rassemblement de 7,000 à 8,000 paysans armés : elles ont délivré 50 soldats français qui y étaient prisonniers ; elles ont perdu les capitaines Baillit et Geoffroy.

« Tel est le précis historique d'une demi-brigade jalouse du bon ordre et de la discipline, et qui met la subordination au nombre de ses premiers devoirs.

« Elle espère avoir mérité l'estime des généraux sous les ordres desquels elle a servi ; elle mettra désormais sa gloire à conserver cette estime. Si elle a moins perdu dans les combats que les corps qui composaient les divisions actives de l'armée, elle n'en a pas moins souffert. Il sera aisé de s'en convaincre, si l'on considère qu'à son entrée en Piémont elle comptait 3,400 hommes présents, et qu'elle peut tout au plus compter aujourd'hui 1,800 hommes, y compris absents et présents.

Fontana-Fredda, 18 prairial an V (juin 1797).

« DALOUST. »

En résumé, la 69e, employée au siège de Mantoue, ne figura pas sur tous les champs de bataille de cette campagne légendaire, mais elle se fit une part glorieuse sur ceux où il lui fut donné de combattre : à Saint-Michel, à Mondovi, à Castiglione (le nom de Castiglione est inscrit au drapeau).

Devant Mantoue même, elle se comporta vaillamment aux combats de la Favorite et de Saint-Georges ; elle supporta avec abnégation les fatigues d'un siège pénible.

Furent cités à l'ordre au siège de Mantoue : MAGNE, capitaine ; WENDELING, grenadier au 1er bataillon ; DAROBS et LEVREAU, sergents-majors ; RICHARD, caporal ; SABATTIER, sergent ; SIMON, caporal ; CAVART, GAY, MOLIN, grenadiers.

Campagne d'Égypte

(1798-1799-1800-1801).

Après la campagne, l'armée d'Italie s'embarqua pour l'Égypte (mai 1798).

La 69e demi-brigade était à la division Menou ; elle assista à la prise de Malte.

A Alexandrie, les troupes de la division Menou furent les premières qui descendirent à terre (1er juillet). Le 2 juillet, à deux heures et demie du matin, après avoir passé en revue les troupes débarquées, le général en chef donna l'ordre de se diriger sur la ville. Menou côtoyait la mer et formait la gauche.

Après quelques escarmouches avec la cavalerie ennemie, on arriva près de l'enceinte de la vieille ville des Arabes.

Bonaparte donna l'ordre à chaque colonne de s'arrêter à portée de canon ; il désirait prévenir l'effusion du sang et se disposait à parlementer, quand des hurlements effroyables d'hommes, de femmes et d'enfants, et une décharge d'artillerie firent connaître les intentions de l'ennemi. Réduit à la nécessité de vaincre, le général en chef fit battre la charge. Les Français s'avancèrent vers l'enceinte et, malgré le feu des assiégés et la grêle de pierres qu'on leur lançait des murailles, tous, généraux et soldats, s'aidant les uns les autres, commencèrent à escalader les murs avec une égale intrépidité. Menou fut renversé du haut des murailles. Les soldats,

excités par l'exemple de leurs chefs, rivalisaient d'ardeur. Un des guides, JOSEPH CALA, devança les grenadiers et arriva le premier sur le rempart où, sans s'inquiéter de la fusillade dirigée sur lui, il aida les grenadiers SABATHIER, de la 69e, et LABRUYÈRÉ à monter.

Les murs furent bientôt couverts de Français, et les habitants qui les défendaient se sauvèrent dans la ville, où la terreur devint générale; Alexandrie capitula.

Kléber, blessé pendant l'assaut, fut laissé à Alexandrie avec le convoi et l'escadre, qu'on supposait entrée dans le port. Il tenait garnison dans le château d'Aboukir, et avait environ 6,500 hommes de ligne, dont la 69e, plus 3,500 hommes formant les équipages des bâtiments de transport, organisés en garde nationale.

Lors de l'expédition de Syrie, la 69e fut rappelée à Alexandrie, et fut placée dans la division Lannes.

Elle prit part au blocus d'El-Arich, qui se rendit le 20 février.

Le 22, l'armée se mit en marche vers la Palestine. On entra dans Gaza; le 5 mars, on ouvrit la tranchée devant Jaffa; le 7, Bonaparte adressa une sommation à la garnison. Pour toute réponse, le commandant turc Abou-Saab fit trancher la tête à l'envoyé français.

L'indignation des soldats fut à son comble.

La division Lannes fut désignée pour monter à l'assaut : les adjudants généraux NETHERWOOD et RAMBAULT se présentèrent les premiers sur la brèche ; officiers et soldats, chacun s'y lança à l'envi ; mais, à l'instant où ils allaient pénétrer dans l'enceinte, l'ennemi démasqua deux batteries et réunit tous ses tirailleurs sur le

front. Un combat meurtrier et opiniâtre s'engagea sur les remparts. Les femmes, les enfants mêlaient leurs cris au bruit des armes, et lançaient sur les assaillants des pierres et des matières embrasées. Le succès restait incertain ; mais la division Bon venait de s'emparer du port, et les assiégés furent placés entre deux feux. Les Turcs, cernés de toutes parts, refusèrent de se rendre ; les soldats dans leur fureur en firent un horrible carnage, malgré les généraux et les officiers, qui voulaient mettre un terme à cette boucherie.

Après avoir fait de Jaffa et de son port l'entrepôt de l'armée pour l'artillerie et des munitions qu'on attendait de Damiette et d'Alexandrie, Bonaparte marcha sur Saint-Jean-d'Acre, avec les divisions Kléber, Bon, Lannes et Reynier.

Le 15 mars, l'avant-garde française découvrit, en approchant de Zéta, un corps de cavalerie aux ordres d'Abdallah-Pacha qui, pour retarder la marche de l'armée, avait pris position sur les hauteurs de Kakoum, s'appuyant à la montagne de Naplouse, où quelques milliers de Naplousains étaient postés. Lannes eut ordre de se porter sur la droite, dans le but de couper le Pacha des Naplousains. Ceux-ci prirent la fuite, mais l'infanterie qui les poursuivait s'étant trop engagée dans les défilés, ils se rallièrent, et attaquèrent à leur tour : le chef de la demi-brigade[1] fut tué dans ce combat. L'armée arriva le 20 mars devant Saint-Jean-d'Acre, où était enfermée l'armée de Djezzar ; la ville fut investie : trois fois on donna l'assaut, et

1. Barthélemy.


ANNIVERSAIRE DU COMBAT D'ABOUKIR _ 24 Juillet 1799
69
ARENE ALGERIENNE

trois fois nous fûmes repoussés. Bonaparte se décida enfin à lever le siège et à rentrer en Égypte. Le 14 juin 1799, l'armée faisait son entrée triomphale au Caire.

En juillet, le général en chef recevait avis qu'un corps de 18,000 janissaires turcs était débarqué à Aboukir, sous la protection d'une escadre anglaise. Aussitôt les ordres furent donnés et l'armée française marcha à la rencontre de l'ennemi.

Le 24 juillet 1799, la demi-brigade se couvrit de gloire à la bataille d'Aboukir (le nom d'Aboukir est inscrit sur le drapeau) : déjà l'aile gauche française, après un effort infructueux contre les retranchements ennemis, pliait devant les Turcs, quand une charge de Murat et une vigoureuse offensive de la droite (Lannes), où figurait la 69e, rétablirent le combat. La 1re ligne des Turcs est enfoncée ; la 2e tombe peu après. Les 22e et 69e demi-brigades, ayant sauté dans les fossés, gravissent les parapets, emportent les retranchements et font des Turcs un affreux carnage.

Un bataillon de la 69e contribua spécialement à l'enlèvement d'une redoute qui formait la clef de la position, avec le village et le fort d'Aboukir.

Le chef de bataillon Bernard et le capitaine Baille furent cités à l'ordre, et Bonaparte signala à l'armée d'Égypte la bravoure exceptionnelle de la 69e demi-brigade.

Le rapport ci-après, adressé par le général Bonaparte au Directoire exécutif, à la date du 28 juillet 1799, fait ressortir la part brillante de la 69e demi-brigade au gain de la bataille.

AU DIRECTOIRE EXÉCUTIF

Quartier général, Alexandrie, 10 thermidor an VIII (28 juillet 1799).

« Citoyens Directeurs, je vous ai annoncé, par ma dépêche du 21 floréal, que la saison des débarquements m'avait décidé à quitter la Syrie.

« Le débarquement a effectivement eu lieu le 23 messidor ; 100 voiles, dont plusieurs de guerre, se présentèrent devant Alexandrie et mouillèrent à Aboukir. Le 27, l'ennemi débarque, prend d'assaut et avec une intrépidité singulière la redoute et le fort d'Aboukir, met à terre son artillerie de campagne, et, renforcé par 50 voiles, prend position, sa droite appuyée à la mer, sa gauche au lac Ma'dyeh, sur de très belles collines.

« Je pars de mon camp des Pyramides le 27 ; j'arrive le 1er thermidor à El-Rahmânyeh, je marche sur Birket-Gheytâs, qui devient le centre de mes opérations, d'où je me porte en présence de l'ennemi, le 7 thermidor, à six heures du matin.

« Le général Murat commande l'avant-garde ; il fait attaquer la droite de l'ennemi par le général Destaing ; le général de division Lannes attaque la gauche ; le général Lanusse soutient l'avant-garde. Une belle plaine de 400 toises séparait les ailes de l'armée ennemie ; la cavalerie y pénètre ; elle se porte avec la plus grande rapidité sur les derrières de la droite et de la gauche : l'une et l'autre se trouvent coupées de la seconde ligne. Les ennemis

1799. — En Égypte.



se jettent à l'eau pour tâcher de gagner les barques qui étaient à trois quarts de lieue en mer ; ils se noient tous, spectacle le plus horrible que j'aie vu.

« Nous attaquons alors la seconde ligne, qui occupait une position formidable, un village crénelé en avant, une redoute au centre et des retranchements qui la liaient à la mer ; plus de 30 chaloupes canonnières la flanquaient. Le général Murat force le village ; le géneral Lannes attaque la gauche en longeant la mer ; le général Fugière se porte, en colonnes serrées, sur la droite de l'ennemi. L'attaque et la défense deviennent vives. La cavalerie décide encore la victoire ; elle charge l'ennemi, se porte rapidement sur le derrière de la droite et en fait une horrible boucherie. *Le chef de bataillon de la 69e, Bernard, et le citoyen Baille, capitaine des grenadiers de cette demi-brigade, se sont couverts de gloire.* La redoute est prise, et, les hussards s'étant encore placés entre le fort d'Aboukir et cette seconde ligne, l'ennemi est obligé de se jeter à l'eau, poursuivi par notre cavalerie : tout se noya. Nous investissons alors le fort, où était la réserve renforcée par les fuyards les plus lestes ; ne voulant point perdre de monde, je fais placer six mortiers pour les bombarder. Le rivage, où les courants ont porté l'année dernière les cadavres anglais et français, est couvert de cadavres ennemis ; on en a déjà compté plus de 6,000 ; 3,000 ont été enterrés sur le champ de bataille. Ainsi, pas un seul homme de cette armée ne se sera échappé lorsque le fort se sera rendu, ce qui ne peut tarder.

« Deux cents drapeaux, les bagages, les tentes,

quarante pièces de campagne, Hussein-Mustapha, pacha d'Anatolie (cousin germain de l'ambassadeur turc à Paris), commandant en chef l'expédition, prisonnier avec tous ses officiers : voilà les fruits de la victoire.

« Nous avons eu 100 hommes tués, 500 blessés ; parmi les premiers, l'adjudant général Leturcq, le chef de brigade Duvivier, le chef de brigade Cretin, mon aide de camp Guibert ; les deux premiers étaient deux excellents officiers de cavalerie, d'une bravoure à toute épreuve, que le sort de la guerre avait longtemps respectés ; le troisième était l'officier du génie que j'aie connu qui possédait le mieux cette science difficile et dans laquelle les moindres bévues ont tant d'influence sur le résultat des campagnes et les destinées d'un État ; j'avais beaucoup d'amitié pour le quatrième. Les généraux Murat et Fugière, le chef de brigade Morangier ont été blessés.

« Le gain de cette bataille, qui aura tant d'influence sur la gloire de la République, est dû principalement au général Murat. Je vous demande pour ce général le grade de général de division ; sa brigade de cavalerie a fait l'impossible.

« Le chef de brigade Bessières, à la tête des guides, a soutenu la réputation de son corps. L'adjudant général de cavalerie Roize a manœuvré avec le plus grand sang-froid. Le général Junot a eu son habit criblé de balles.

« Je vous enverrai, dans quelques jours, de plus grands détails, avec l'état des officiers qui se sont distingués.

« J'ai fait présent au général Berthier, de la part du Directoire, d'un poignard d'un beau

travail, pour marque de satisfaction des services qu'il n'a cessé de rendre pendant la campagne.

« BONAPARTE. »

(*Extrait de la Correspondance de Napoléon Ier*, an VII — 1799.)

C'est ce fait d'armes dont l'anniversaire a été choisi pour la *Fête du Régiment*. La première a eu lieu en 1889.

Le 22 août, le général en chef s'embarquait pour la France, laissant le commandement à Kléber. La 69e fut placée sous les ordres du général Lanusse, chargé de la défense d'Alexandrie et du fort d'Aboukir.

Après la mort de Kléber, l'armée d'Égypte passa sous les ordres du général Menou; la 69e faisait alors partie de la brigade Valentin (division Lanusse).

Elle combattit les Anglais aux sanglantes journées du lac Maadieh (13 mars 1801) et d'Alexandrie (21 mars 1801). Le 7 mars 1801, une armée anglaise de 20,000 hommes avait débarqué aux bouches du lac Maadieh et menaçait Alexandrie. Les généraux Friant et Lanusse, disposant de 5,000 hommes à peine, essayèrent avec cette poignée d'hommes de barrer le passage à la pointe du lac, sur les hauteurs voisines du camp des Romains.

« Le général Lanusse donna ordre à la 69e de s'avancer un peu sur les hauteurs du bord de la mer, pour occuper la droite ennemie. En même temps, avec la 4e légère et la 18e, il prenait hardiment l'offensive. Nous fûmes forcés de battre en retraite. La 69e fut chargée de faire

l'arrière-garde de gauche et de se retirer en suivant les hauteurs du bord de la mer : elle attendit la droite ennemie à petite portée, lui tua beaucoup de monde par son feu bien dirigé et commença la retraite par échelons, en attendant toujours l'ennemi et continuant son feu avec autant de précision qu'à une manœuvre. » (Affaire du 22 ventôse an IX [13 mars 1801], d'après le colonel Théviotte.)

Les Anglais poursuivaient lentement leur marche, et arrêtés par le siège du fort d'Aboukir, ils laissèrent à l'armée française le temps de se rallier. Ils vinrent occuper devant Alexandrie une solide position, la droite appuyée à la mer, la gauche au lac, les deux ailes flanquées par des chaloupes canonnières, avec des redoutes sur leur front. Ils avaient tout avantage à attendre la prochaine entrée en ligne de l'armée du Vizir. Par la même raison, les Français se résolurent à attaquer, malgré l'énorme disproportion numérique.

L'attaque n'était possible que contre la droite ennemie, opposée au général Lanusse. Ce général dirigea la brigade Valentin, dont faisait partie la 69e, le long de la mer, et lança la brigade Silly à l'attaque d'une grande redoute devant son front. Mais la brigade Valentin, ayant obliqué, se trouva prise dans le rentrant entre la redoute et le camp des Romains, où des feux croisés la décimèrent.

Lanusse, voulant la rallier, fut frappé à mort ; la 69e perdit en un clin d'œil la moitié de son effectif. Cet insuccès décida du sort de la bataille. Peu après, la capitulation d'Alexandrie (31 août) ramena en France les débris de l'armée et de la 69e demi-brigade.

A la suite de la campagne d'Égypte, des armes d'honneur furent accordées à titre de dons nationaux : au sergent-major SABATTIER, au sergent CHEILARD, au lieutenant PARIS, au sergent BAUDRY et aux caporaux CÉSAR, VINCENT, LÉTUANI.

---

§ 2. — Aperçu des campagnes auxquelles prit part le 69e régiment d'infanterie.

(1803-1815)

En juillet 1803, la 69e demi-brigade fut envoyée au camp de Montreuil, placé sous le commandement du général Ney. Le 24 septembre, elle devint 69e régiment d'infanterie.

Ce régiment prit part aux différents travaux du camp de Boulogne et aux préparatifs de descente en Angleterre ; il acquit, comme les autres corps de troupe, cette solidité et cette discipline qui allaient valoir à la Grande-Armée les succès merveilleux de 1805.

Campagnes de 1805.

L'Angleterre, menacée dans son île, suscite contre nous une troisième coalition, dans laquelle entrent l'Autriche, la Russie et la Suède. L'Autriche met sur pied trois armées ; en Italie, dans le Tyrol et en Bavière. La dernière, sous les ordres de Mack, pousse jusqu'à l'Iller où elle s'établit vers la mi-septembre 1805, la droite à Ulm, la gauche à Memmingen, attendant l'entrée en ligne des Russes, attardés en Moravie.

Mais déjà tout s'ébranle aux ordres de Napoléon pour la campagne d'Ulm et d'Austerlitz : le camp de Boulogne est évacué, les 28, 29 et 30 août, pour se porter sur le Rhin, que les divisions atteignent les 22, 23 et 24 septembre.

Le 69e de ligne faisait partie du 6e corps,

commandé par le maréchal Ney (division Loyson, brigade Roguet); il formait brigade avec le 76e de ligne.

Le 26 septembre, le corps Ney est à Durlach, puis il passe à Stuttgart, Esslingen, Goeppingen, Weissenstein, Heidenheim, Neresheim, Nordlingen.

Ce corps constituait l'aile droite de l'armée défilant à travers la Souabe pour se porter, de Strasbourg, Mannheim, Würzbourg, sur le Danube, à Donauwerth et Ingolstadt, c'est-à-dire sur les derrières de Mack.

Déjà nos têtes de colonnes touchent au Danube, et Mack trompé par les démonstrations de Murat dans la Forêt-Noire, puis par la présence du 6e corps à Albeck, fait face successivement à l'Ouest, puis au Nord, croyant nous voir déboucher par le Val d'Enfer ou par le haut Neckar.

Le 6e corps, à Albeck, sur la rive gauche du Danube, forme pivot et masque la grande conversion exécutée par l'armée pour se rabattre au sud du fleuve, et couper à Mack les routes de Vienne par la rive droite.

Ce mouvement est à peine accompli que Ney reçoit, le 9 octobre, l'ordre de s'emparer du pont de Günzbourg pour se relier au gros de l'armée. Mack, éclairé trop tard, voulait le même jour passer à Günzbourg sur la rive gauche, pour gagner par Nordlingen les routes de Bohême.

Il est arrêté par le combat de Günzbourg, où le 69e fut vivement engagé vers Langenau.

Combat d'Elchingen [1].

Cependant l'investissement de Mack par le Sud était effectué, il restait à le compléter au Nord et sur la rive gauche du fleuve. Ce résultat fut atteint par le combat d'Elchingen, où Ney et le 69e se couvrirent de gloire.

« Le 13 octobre, l'Empereur se porta au quartier général du maréchal Ney, et ordonna de resserrer encore plus l'armée ennemie, en s'emparant du pont et de la position d'Elchingen (rive gauche).

« Le même soir, l'armée française était à deux lieues d'Ulm, formant un cercle autour de la place et partout en présence des postes avancés de l'ennemi. Napoléon donna l'ordre d'attaquer sur tous les points. Le 14 au matin, l'Empereur alla lui-même faire une reconnaissance, et s'avança jusqu'au château d'Adelhausen, à 1,500 toises de la tête du pont.

« De ce point élevé, il pouvait observer le mouvement des nombreux tirailleurs français qui, dans toutes les directions, refoulaient vers la place les avant-postes autrichiens, et l'attaque, par le 6e corps, du pont et de la position d'Elchingen.

« Cette position était formidable ; le village d'Elchingen s'élève en amphithéâtre sur le flanc d'une colline au bord du Danube. Il est entouré de jardins clos de murs, formant des terrasses superposées. Un vaste couvent couronne la hauteur. Le temps était affreux ; le Danube débordait ; le pont, en partie brûlé, venait d'être

1. Figure au drapeau.

1805. — Le 69e de ligne mis à l'ordre du jour de l'armée à Elchingen.



réparé imparfaitement; 16,000 hommes et 40 pièces de canon défendaient le passage.

« Ney, en grande tenue de maréchal, se mit à la tête de la division Loyson. Le 69e de ligne, excité par sa présence, força le passage et culbuta un régiment autrichien qui défendait les accès du pont.

« Les Français ne lui laissèrent pas le temps de le couper, ils le traversèrent au pas de course, pêle-mêle avec les fuyards, et se formèrent en bataille au pied de l'escarpement, sous le feu plongeant des Autrichiens. Une nouvelle et impétueuse attaque emporta le couvent retranché où l'ennemi s'était réfugié. Les Autrichiens tenaient encore. Une bataille rangée s'engagea sur le plateau. Le reste du 6e corps passa le Danube.

« Le 69e, qui avait forcé le passage du pont, continua à s'avancer, soutenu par le 76e de ligne, le 18e dragons et le 10e chasseurs. Deux charges successives de l'ennemi furent repoussées par des feux de bataillon exécutés avec le plus grand ensemble. Enfin à la troisième attaque, et après trois heures de combat, l'ennemi, voyant sa ligne rompue et débordée, évacua la position d'Elchingen et fut poursuivi jusqu'au mont Saint-Michel, en avant d'Ulm. » (A. Hugo, *France militaire*.)

Le rapport du général Loyson, plus sobre dans sa forme, précise davantage certains détails ; nous croyons devoir le reproduire ci-après :

« Le 22 vendémiaire (14 octobre), à la pointe du jour, la division Loyson se mit en marche pour déboucher par le pont d'Elchingen. La 1re brigade (6e léger et 39e de ligne) ouvrit le feu

sur la rive droite. Le pont réparé sous sa protection, le maréchal Ney le franchit aussitôt à la tête du 69e et aux cris de « Vive l'Empereur! » Le 6e léger s'établit à la chapelle Saint-Wolfgang, dans l'abbaye d'Elchingen, à la tuilerie, où il fit 600 prisonniers. Le 69e tenait la gauche. L'ennemi défait dans un premier engagement, sa cavalerie voulut profiter du moment où la division Loyson arrivait en colonnes et se déployait de l'autre côté du bois pour attaquer.

« Le général, faisant former chacun de ses régiments en carré, attend cette cavalerie de pied ferme et la reçoit avec le feu le mieux dirigé. C'est en vain qu'elle redouble ses efforts, elle est obligée de se replier. Le général Roguet, avec les 76e et 69e, se dirige par la grande route, pénètre dans le bois de Morizen et prend position en avant du chemin communiquant à Kesselbrunn; là, il soutient encore le choc de la cavalerie ennemie qui est de nouveau repoussée. La division Loyson se développa sur le plateau d'Haslach et resta dans cette position. »

Dans la nuit du 14 au 15 octobre, Napoléon fit occuper par Ney les hauteurs au nord d'Ulm, et Lannes passa sur la rive gauche du Danube, pour prendre les positions abandonnées par Ney à l'est de la ville, vers Haslach.

Le 15 au matin, Lannes et Ney attaquèrent les hauteurs fortifiées du Michelsberg, qui dominent la ville. Ils en étaient complètement maîtres le soir même, et le 69e avait brillamment coopéré à cette attaque.

Le 17 octobre, Mack capitulait.

Tandis que Napoléon, avec le reste de l'armée, allait descendre le Danube à la rencontre

des Russes, et porter les aigles impériales sur les champs d'Austerlitz, le corps de Ney reçut la mission plus modeste de chasser l'ennemi du Tyrol.

Napoléon ne pouvait en effet prolonger sa ligne d'opérations et assurer ses flancs, sans que ce pays fût entièrement évacué par l'ennemi.

« Le maréchal se porta sur Landsberg et de là sur Innspruck. Le 3 novembre, il atteignait Garmischgau (sur l'Isar) et, de là, il se porta sur Leutach. La division du général Loyson investit ce poste fortifié, força les 300 hommes qui le défendaient à capituler, et marcha aussitôt sur Seefeld, village situé en avant du pas de Scharnitz. Le 5 novembre, à deux heures du matin, deux colonnes furent dirigées contre le fort de Scharnitz ; la première devait tourner ce poste, tandis que la seconde attaquerait de front. Le fort de Scharnitz est situé sur un plateau où l'on ne peut parvenir qu'avec les plus grandes peines et en escaladant des rochers à pic de plusieurs centaines de pieds de hauteur.

« Le 69e régiment fut chargé de l'attaque. Les soldats attachèrent leur havresac sur leur tête pour parer l'effet des balles ou plutôt des pierres qui pleuvaient sur eux de toutes les sommités ; à couvert sous ces boucliers d'une nouvelle espèce, ils gravirent les rochers en s'accrochant aux pointes, aux arbustes et aux racines, et en enfonçant leur baïonnette dans les crevasses. Arrivés ainsi sur le plateau, au milieu d'une grêle de balles et de mitraille, ces braves soldats s'y formèrent et s'avancèrent ensuite vers les murs qui furent escaladés. Ils ne trouvèrent dans le fort qu'une centaine de chas-

seurs tyroliens et quelques habitants; le reste des troupes s'était retiré sur Innspruck.

« En opérant cette retraite, les Autrichiens rencontrèrent la première colonne que le général Loyson avait dirigée de ce côté pour leur couper la retraite. Après un court engagement, les Français, inférieurs en forces, allaient laisser le passage libre à l'ennemi, lorsque le 69e, qui, maître du fort de Scharnitz, s'était mis à la poursuite de la garnison fugitive, arriva et changea la face du combat. Pris entre deux feux, les Autrichiens furent forcés de mettre bas les armes ; 1 drapeau, 16 pièces attelées et 1,800 prisonniers tombèrent au pouvoir des Français. » (A. Hugo, *France militaire.*)

Cet épisode de Scharnitz fait le plus grand honneur au 69e.

Après avoir ainsi forcé la passe de Scharnitz, le maréchal Ney accéléra sa marche sur Innspruck où il entra le 7 novembre ; il en repartit le 9 et gagna Botzen, puis Villach et Klagenfürt, où il opéra, le 29 novembre, sa jonction avec l'aile gauche de l'armée d'Italie. Jusqu'à la paix de Presbourg (26 décembre), son corps n'eut plus aucune entreprise importante à exécuter.

Campagnes de 1806-1807 en Prusse.

En octobre 1806, au début de la guerre avec la Prusse, le 69ᵉ faisait partie de la division Marchand, du corps Ney.

Dans les premiers jours du mois, il cantonnait aux environs de Bayreuth ; le 6 octobre, il quittait cette ville pour marcher avec le corps d'armée et derrière le corps Soult, par Hof, sur Plauen. L'armée tout entière, concentrée aux sources du Mein, s'ébranlait pour tomber sur le flanc et les derrières des Prussiens, tandis qu'ils défilaient d'Iéna par Erfurt sur Eisenach, comptant eux-mêmes se rabattre sur nos lignes de communication.

Le 14 octobre, cette marche foudroyante aboutissait à la destruction de l'armée ennemie sur les champs d'Iéna et d'Auerstædt. Le 69ᵉ combattit à Iéna devant Vierzehnheiligen. Alors commença une poursuite où nos fantassins fournirent d'incroyables étapes et supportèrent des fatigues surhumaines, lassant parfois notre propre cavalerie.

Du 10 octobre au 11 novembre, le 69ᵉ bivouaque constamment. Le 15 octobre il est à Erfurt qui ouvre ses portes ; à la fin du mois, devant Magdebourg qui capitule le 8 novembre.

Déjà l'Empereur était à Berlin et poursuivait sur la Vistule les débris des Prussiens ; il allait y rencontrer l'armée russe.

Tandis que le gros de l'armée marche sur Varsovie, le corps Ney est détaché de Posen (1ᵉʳ décembre) sur Bromberg et sur Thorn. Le 6 décembre, la brigade dont fait partie le 69ᵉ

pénètre de vive force dans Thorn, et le corps tout entier passe sur la rive droite.

Il fait partie de l'armée de la basse Vistule, aux ordres de Bernadotte, et il a devant lui Lestocq, avec le dernier corps prussien.

En fin décembre, tandis que l'Empereur attaque les Russes sur l'Ukra, Ney est chargé d'éloigner de l'Ukra les troupes de Lestocq et de les séparer de l'armée russe. En conséquence, débouchant de Biezun sur la route qui conduit à Grodno, la division Marchand s'avance le 23 décembre contre les Prussiens, réunis à Guzrno, les poursuit jusqu'à Kumsbrock, où elle atteint et bat leur arrière-garde le 25.

Le 26, elle les bat encore à Dzialdow, et les rejette sur Neidenburg.

Peu après, l'armée prit ses cantonnements d'hiver ; le corps de Ney sur la haute Ukra jusqu'à Osterode, ayant Bernadotte à sa gauche sur la Passarge.

En janvier 1807, les Russes prennent inopinément l'offensive contre l'armée de la basse Vistule (Bernadotte). L'Empereur, espérant les attaquer en flanc et à revers, accourt avec le reste de ses troupes de la haute Vistule sur la haute Alle. Tandis que Napoléon pousse les Russes vers Eylau, Ney est détaché sur Liebstadt pour essayer de couper Lestocq qui, de Freistadt, cherchait à se réunir à Benningsen par Mohrungen.

Le 5 février, il atteint Lestocq à Liebstadt, mais ne peut l'empêcher de gagner la route de Mehlsack. Dans l'après-midi du 8, Lestocq arrivait au village d'Althof, dans le voisinage d'Eylau, après avoir éprouvé de grandes pertes.

Ney le suivait de près ; les Prussiens d'un



côté et le corps de Ney, de l'autre, prirent part, mais tout à fait dans la soirée, à la sanglante bataille d'Eylau (8 février 1807).

« Lestocq, débouchant à Althof, à l'extrême gauche de l'armée française, défila le long du bois qui est à gauche d'Althof, à Schmoditten. Les grenadiers prussiens, qui formaient la tête de colonne, aperçurent les Russes se retirant vers Kœnigsberg, et coururent pour les soutenir.

« L'arrière-garde ennemie voulut s'arrêter et prendre position au village de Schmoditten, pour que les blessés et l'artillerie eussent le temps de filer ; mais ce village était déjà occupé par l'avant-garde de Ney. Six bataillons de grenadiers russes voulurent y entrer, mais le 6e d'infanterie légère et le 69e de ligne les reçurent par une décharge à bout portant, à la suite de laquelle ils croisèrent la baïonnette et les culbutèrent. L'arrière-garde ennemie continua alors sa retraite en désordre.

« Après Eylau, l'armée cantonna sur la Passarge.

« Le 6 juin, les Russes reprennent les hostilités et essayent de surprendre Ney à Deppen. Ils sont repoussés avec perte; Napoléon s'ébranle à son tour et pousse vigoureusement vers l'Alle. » (A. Hugo, *France militaire*.)

Bataille de Friedland [1].

Le 14 juin, il remporte la victoire de Friedland, qui devait mettre fin à la guerre. Le nom de Friedland figure au drapeau du 69e, et l'impor-

1. Au drapeau.

tance de son rôle dans cette journée nous impose l'obligation de donner quelques détails extraits des documents officiels.

« A cinq heures du soir, la ligne de l'armée française avait achevé de se former dans l'ordre suivant :

« Les troupes de Ney tenaient la droite, ayant derrière elles en réserve la division de dragons de Latour-Maubourg ; le centre était occupé par le maréchal Lannes, qui avait pour réserve les dragons de Lahoussaye et les cuirassiers saxons ; le maréchal Mortier tenait la gauche, où il était soutenu par la division de dragons de Grouchy et par une division de cuirassiers. La garde et les troupes du général Victor formaient la réserve.

« La gauche de l'ennemi s'appuyait à la ville de Friedland ; sa droite se prolongeait jusqu'à la hauteur de Heinrichsdorf ; ce développement avait une étendue d'une lieue et demie.

« A cinq heures, un premier coup de canon donna le signal, aussitôt répété par trois salves d'une batterie de vingt canons. Puis, sur toute l'étendue de la ligne, éclatèrent les roulements de l'artillerie, qui doublait ses feux en les dirigeant sur la gauche des Russes, afin de favoriser l'attaque du maréchal Ney.

« En même temps, les deux divisions d'infanterie de celui-ci sortaient massées du bois qui, jusqu'alors, avait caché leurs dispositions. — On les voyait, l'arme au bras, s'avancer à grands pas dans la plaine, en prenant leur direction sur le clocher de Friedland.

« La division de gauche Bisson se développait lentement en échelons. Ce n'était pas avec elle que Ney voulait d'abord entamer l'attaque, mais

1807. — Le 69ᵉ à Friedland (grenadier).



avec celle de droite, afin d'opérer ensuite une conversion à gauche. Les cinq régiments de la division Marchand précédaient donc, et, se rapprochant de l'Alle (6e léger, 69e, 39e, 76e, 31e léger), ils marchaient en une colonne par divisions, masses épaisses et profondes d'environ 5,000 hommes, sur un front de 60 à 80 baïonnettes. Son mouvement faisait replier avec rapidité une nuée de tirailleurs ennemis qui fuyaient devant elle. Tout à coup, sa marche fut arrêtée par un coude de l'Alle. Elle l'avait aperçu seulement quand elle était sur le point d'y toucher. Il barrait le passage, et dans ses flots se débattaient une multitude de fantassins russes qu'elle y avait poussés. Notre attaque a été si brusque, que 2,000 hommes au moins ont été forcés à coups de baïonnette de se jeter dans l'Alle où ils se sont noyés. (Ney, rapport du 15 juillet 1807.)

« Une grêle de mitraille accabla son front et vint fouetter son flanc droit, exposé aux pièces russes placées de l'autre côté de la rivière. En un clin d'œil, dans le 69e régiment, le colonel Fririon tomba frappé d'un biscaïen et ses chefs de bataillon furent mis hors de combat.

« Qu'on se figure les soldats ainsi placés sous une grêle de projectiles, quand des nuages de fumée dérobent à leur vue les chefs, et qu'étourdis par les détonations, ils cessent d'entendre les commandements.

« L'ennemi, qui s'y attendait, en profita pour lancer sur la colonne une charge de cavalerie. Elle vint tomber sur son flanc gauche avec la rapidité du vent. Des cavaliers passèrent même en bondissant entre les intervalles des régiments et un porte-aigle du 69e se jeta par terre, afin

de couvrir de son corps le drapeau qu'il portait (le colonel Fririon lui fit donner la croix).

« Toutefois notre infanterie, hérissée de ses baïonnettes, soutint le choc avec sa masse inébranlable. — Plus d'une heure avait été employée pour avancer d'environ 500 toises. La division Marchand, dégagée de ses blessés, avait refoulé la gauche des Russes. — Rapprochée de la ligne ennemie, notre ligne échangeait avec lui sur tout son front un feu terrible d'artillerie et de mousqueterie. Ney commence à plier à l'arrivée de la garde impériale russe. Le désordre se mettait dans notre ligne. A sa droite, devant les rangs ouverts et déchirés de la division Marchand, la cavalerie russe, épiant l'occasion, avait chargé soudain ; deux ou trois régiments, saisis d'une terreur panique à son approche, s'étaient renversés ; leur masse tourbillonnait en cohue informe, sans toutefois se disperser encore, et le général Marchand se précipitait au milieu du désordre en leur criant d'arrêter. La division Dupont survint à propos et fit reculer les Russes.

« Après une demi-heure d'efforts, Marchand avait rallié une partie de ses régiments et les poussait au combat. Bagration essayait de lutter dans l'avenue d'Eylau. Ney et Marchand le poursuivaient, brisant une dernière arrière-garde aux portes de la ville. Cette dernière ligne reculait, harcelée, assaillie vivement par les décharges de nos tirailleurs qu'animait la victoire. Quand les cartouches commencèrent à leur manquer, « Des munitions, des munitions ! » criaient-ils, en revenant en foule.

« Le 69e fut chargé d'enlever la position.

« Nous entrâmes dans Friedland. »

Campagnes d'Espagne (1808-1813).

En 1808 le 69ᵉ passa en Espagne. Il allait prendre sa part de travaux et de souffrances, de gloire aussi, dans ces sanglantes campagnes où l'héroïsme patriotique des ennemis fit échec à la vaillante discipline de nos meilleures troupes.

Le 69ᵉ entra en Espagne à l'effectif de 2,581 hommes. Il avait pour colonel le brave FRIRION, qui le commandait déjà à Friedland ; comme chefs de bataillon : au 1ᵉʳ bataillon, le commandant MAGNE ; au 2ᵉ, le commandant GIRAUD ; au 3ᵉ, le commandant DUTHOYAT. Il faisait partie de la 1ʳᵉ brigade (général Maucune) de la 1ʳᵉ division (Marchand) du 6ᵉ corps (maréchal Ney).

Napoléon venait en personne, avec l'élite de son armée d'Allemagne, rétablir notre situation compromise, à la fin de 1807, par les capitulations de Baylen et de Cintra. Les armées espagnoles nous avaient refoulés jusqu'à l'Èbre qu'elles bordaient. C'est au centre, contre l'armée d'Estramadure, que l'Empereur porta ses premiers coups, et ils furent prompts et décisifs suivant l'ordinaire.

Le 10 novembre, cette armée était battue à Burgos par les corps de Soult et de Ney. Le 69ᵉ se comportait brillamment dans cette affaire.

De Burgos, une marche rapide, à peine arrêtée au défilé de Somo-Sierra, nous amène à Madrid, où le 69ᵉ entre avec le reste des troupes le 10 décembre 1808. On ne séjourne pas longtemps à Madrid. L'Empereur conduit le corps Ney et la garde sur le Douro pour couper la

retraite au général anglais Moore, engagé contre notre aile droite (Soult), sur le Carrion. Le 25, on est à Tordesillas, et Soult reçoit le commandement des troupes avec la mission de pousser vivement Moore. Il le poursuit jusqu'à la Corogne, où les Anglais font tête, mais ils sont battus et obligés de s'embarquer en perdant toute leur artillerie (20 janvier 1809).

En février, Napoléon quitte l'Espagne pour entamer contre l'Autriche la campagne de 1809. Il avait chargé Soult de diriger une expédition en Portugal, pendant que le 6ᵉ corps contiendrait la Galice et les Asturies. De janvier à mai 1809, le 69ᵉ cantonna et opéra aux environs d'Astorga.

Soult est arrêté à Oporto (11 mai) par Wellington et contraint de se replier sur Ney. Les deux maréchaux réunis achèvent de purger d'ennemis la Galice, et le temps s'écoule, jusqu'au mois de juillet, en marches et contremarches entre Astorga et le Douro.

Cependant Wellington, vainqueur de Soult à Oporto, s'était porté par la vallée du Tage sur Madrid et s'approchait de Talavera. Le roi Joseph, en marchant à sa rencontre, avait envoyé à Soult et à Ney l'ordre de descendre du Douro sur les derrières de l'ennemi. Le 4 août, le 6ᵉ corps atteignit Plasencia, trop tard pour empêcher Joseph d'être battu à Talavera, mais à temps pour enlever à Wellington le fruit de sa victoire et le contraindre à se replier au sud du Tage.

De là, le 6ᵉ corps remonta vers Salamanque, où il fut opposé à l'armée espagnole de Del-Parque, qui, des Asturies, avait rejoint devant Ciudad-Rodrigo les troupes anglaises de Beres-

ford. Le maréchal Ney, vers cette époque, céda son commandement au général Marchand, qui se résolut à attaquer Del-Parque dans les positions de Tamamès.

Le rôle que joua le 69e dans ce combat malheureux de Tamamès (18 octobre 1809) est assez important pour que nous reproduisions intégralement le rapport du général Marchand.

« Le 17 de ce mois, je me suis mis en marche avec 9,000 hommes d'infanterie, 800 chevaux et 16 pièces de canon pour me porter sur Tamamès, où l'on prétendait que l'armée du duc Del-Parque était campée. Le même jour, nous avons couché à Matella. Le lendemain, nous nous sommes mis en marche à la pointe du jour en poussant devant nous les différents postes que nous rencontrions.

« A Sauchon, nous avons trouvé un camp de 5,000 à 6,000 hommes qui avait été levé la veille. Arrivés à Tamamès, nous avons trouvé la ville occupée par 2,000 hommes d'infanterie embusqués derrière les murs. En arrière de Tamamès, à une petite portée de canon, règne un rideau extrêmement escarpé qui forme la position où l'ennemi avait établi toute son armée, qu'il masquait facilement derrière la position et dans des bois qui l'appuyaient à sa droite. Il ne nous avait encore montré que 3,000 ou 4,000 hommes. J'ai ordonné d'attaquer la position en négligeant le village. Le 25e léger a commencé l'attaque de gauche et le 39e et le 76e ont pris par le centre. Le 6e et le 69e attaquèrent à la droite avec la cavalerie légère ; deux régiments formaient la réserve. L'ennemi nous a alors montré au moins 25,000 hommes d'infanterie, 3,000 cavaliers et 25 à 30 pièces de canon. L'attaque

du centre et de la gauche a trouvé un terrain qui présentait des difficultés à peu près insurmontables, et en outre un ennemi quatre fois nombreux comme nos troupes. Aussi nos soldats, après de vains efforts, ont été obligés de se replier. Pendant ce temps, l'attaque de droite, dirigée par les généraux Maucune et Lorcet, avait paru obtenir des succès ; la cavalerie légère venait de s'emparer de 7 pièces de canon dans une charge ; mais sur ce point comme sur les deux autres, nous nous sommes encore vu accabler par le nombre, et il a fallu renoncer à continuer une attaque extrêmement désavantageuse pour nous. Nous sommes revenus prendre position au point d'où étaient parties nos colonnes d'attaque, et nous y sommes restés deux heures avant de commencer notre retraite qui devait s'opérer à travers un pays de chicane, des forêts continuelles et de très mauvais défilés. Malgré tous ces obstacles, notre retraite s'est faite avec cet aplomb qui caractérise les vieux soldats. L'ennemi n'a jamais pu nous entamer, quoique obligés de faire une retraite par le flanc. Nous avons environ 700 hommes hors de combat et malheureusement beaucoup d'officiers. »

Peu après, le général Marchand ayant reçu le renfort d'une division de dragons, réparait cet échec en battant Del-Parque à Alba-de-Tormès.

En 1810, ses victoires et la paix imposée à l'Autriche permirent à Napoléon d'envoyer de nouvelles troupes en Espagne et d'imprimer aux opérations une impulsion plus vigoureuse.

Masséna, réunissant sous ses ordres trois corps d'armée, dont le 6e, commandé de nouveau par Ney, reçut la mission de pénétrer en

Portugal par la rive droite du Tage, pendant que Soult, venu d'Andalousie, y entrerait par la rive gauche.

Masséna voulut d'abord s'assurer des deux places fortes de Ciudad-Rodrigo et d'Almeïda, situées sur le flanc de sa ligne d'opérations.

Le siège de Ciudad-Rodrigo ajoute une page glorieuse à l'historique déjà si riche de notre régiment.

A quatre heures de l'après-midi (le 10 juillet 1810), la brèche étant praticable dès le matin, le dispositif pour l'assaut avait été ordonné, et déjà les colonnes d'attaque, arrivant musique en tête, remplissaient les tranchées. Elles se composaient des chasseurs de siège sous les ordres du capitaine Sprunling, de 300 voltigeurs et 300 grenadiers, commandés par les chefs de bataillon Delom, du 6e léger, et Duthoyat, du 69e de ligne.

Le maréchal Ney, pour mieux s'assurer de l'état de la brèche, fit demander trois soldats de bonne volonté qui en fissent l'épreuve devant les commandants de l'artillerie et du génie. A l'instant même plus de cent braves sortirent de leurs rangs, trois d'entre eux sont choisis. — Ils gravissent en quelques secondes les deux brèches, arrivent sur le 2e rempart, déchargent leurs fusils sur la ville, élèvent leurs shakos aux cris de : « Vive l'Empereur ! » puis redescendent aux acclamations de toute l'armée que ce brillant trait de courage avait électrisée.

Aussitôt les colonnes d'attaque pressent le pas, arrivent au pied de la brèche qu'elles se disposent à gravir lorsque les assiégés arborent le drapeau blanc ; la ville capitulait.

Peu après, le 69e coopérait à la prise d'Al-

meïda. Assuré de ces deux places, Masséna pénètre en Portugal par Célorico.

Le 27 septembre 1810, il attaque Wellington sur les hauteurs escarpées de Busaco. Dans cette sanglante et indécise journée, 7,000 Français restèrent devant les positions ennemies et le 69e eut sa part de pertes.

Les Anglais se replient sur les lignes fortifiées de Torrès-Vedras.

Jusqu'en mars 1811, Masséna attend vainement devant ces lignes l'intervention de Soult; le pays ravagé, sillonné de partisans, rendait sa subsistance très difficile et les souffrances des troupes furent énormes.

« Le 11 mars 1811, un bataillon du 69e, sous les ordres du colonel Fririon, contribua brillamment à la reprise de Pombal (d'où l'on avait chassé l'ennemi qui nous poursuivait, pour se dégager par une sorte de retour offensif).

« Le 15 mars 1811, après la retraite de Pombal la division d'arrière-garde (division Marchand) et la 2e division restent en position à Foz d'Azunce, sur la rive gauche de la Ceira. La 3e division (Loyson) passe cette rivière et entre en ligne avec les 2e et 8e corps, sur les hauteurs en arrière. L'ennemi attaque la position de Foz d'Azunce à 5 heures du soir, au moment où M. le maréchal Ney avait fait commencer le mouvement pour repasser le défilé. L'artillerie se retirant au trot et occupant le pont extrêmement étroit, l'infanterie voulut passer un gué difficile, où nous eûmes des hommes noyés. Un bataillon du 27e et la 1re brigade de la 1re division (brigade Maucune, dont le 69e) soutinrent la retraite jusqu'à la nuit fermée.

« Le 69e fit une charge sur les tirailleurs en-

nemis, qui les arrêta net ; ils ne purent avancer jusqu'au village. Dans la nuit, tous les postes furent reployés et on fit sauter une arche du pont. » (Tiré du rapport du chef d'état-major Béchet de Léocourt.)

De Célorico, l'armée gagna Ciudad, puis Salamanque. Wellington fit aussitôt investir Almeïda et son armée prit position à Fuentes-di-Onoro pour couvrir le siège. Masséna s'avança de Salamanque pour débloquer Almeïda ; le 3 et le 4 mai 1811, il se livra de sanglants combats qui demeurèrent indécis, et il dut se replier sur Salamanque.

C'est dans ces affaires de Fuentes-di-Onoro que la 1re brigade de la 1re division du 6e corps (dont le 69e) enleva brillamment à la baïonnette le village de Pozzo-Bello. Le brave colonel Fririon y fut blessé.

En juin 1811, Masséna céda à Marmont le commandement de son armée établie à Salamanque.

Le 1er juin, la division Marchand passa aux ordres du général Foy, qui devait la conduire glorieusement jusqu'au terme des guerres d'Espagne. A la même date, la 1re brigade de cette division, dont faisait partie le 69e, fut cédée par le général Maucune au général Boyer.

Marmont, d'après les instructions de l'Empereur, devait se réunir à Soult qui opérait au sud de la Guadiana et venait de tenter inutilement de débloquer Badajoz, assiégé par Beresford. On quitta Salamanque pour se porter sur Plasencia et Almaraz et, le 17 juin 1811, les deux maréchaux effectuaient leur concentration à Truxillo, entre le Tage et la Guadiana; delà, ils marchaient sur Campomayor, menaçant la ligne

de retraite des Anglais en Portugal. Wellington, qui avait renforcé Beresford et pris le commandement, n'attendit pas l'attaque des Français ; il se retira sur le bas Tage.

Vers cette époque, le 1er août 1811, le 69e perdait son héroïque chef, le colonel Fririon, nommé général de brigade. Il passait aux ordres du colonel Guinand, et le colonel Chemineau, du 76e de ligne, prenait le commandement de la 1re brigade.

C'est dans le mois d'août également et pendant la période des opérations entre Tage et Guadiana, que se passe un épisode à l'honneur du régiment.

« Dans la reconnaissance faite par la 1re division, le 28 août 1811, le major Dornier avec 600 hommes du 69e, qu'il commandait provisoirement, et 50 chevaux, fut chargé de pousser une reconnaissance jusqu'à Arroyo-del-Puerco (près Cacérès), pour s'assurer des forces de l'ennemi. Ayant laissé 400 hommes en arrière, il s'avança très loin avec 200 hommes et rencontra une colonne de 2,000 Espagnols dont il soutint le choc avec une bravoure et un sang-froid admirables. Entouré de toutes parts, il se retira en ordre avec ses 200 hommes sur sa réserve qu'il avait embusquée, et qui mit hors de combat 80 hommes de l'ennemi. Le détachement du brave major Dornier ne fit aucune perte ; l'ennemi se retira en désordre. » (Extrait des rapports officiels.)

Peu après la retraite de Wellington en Portugal, Soult est rappelé en Andalousie par les progrès des Espagnols, et Marmont remonte au nord du Tage. Wellington, enhardi, s'avance

jusqu'à Ciudad-Rodrigo, qu'il investit dans les premiers jours de septembre.

Le 22 septembre 1811, l'armée du Nord, sous les ordres du général Dorsenne, qui avait opéré jusque-là dans les Asturies, vint renforcer Marmont à Tamamès. On marcha contre Wellington qui leva le siège de Ciudad-Rodrigo et se replia sur Sabugal, dans des positions si fortes qu'on n'osa l'y attaquer. Marmont revint dans les environs de Salamanque, où il prit ses quartiers d'hiver.

Pour la première fois depuis deux ans de marches et de combats incessants, le 69e jouit de quelque repos. Ce repos ne fut pas de longue durée; en janvier 1812, Wellington assiégeait Ciudad-Rodrigo, qu'il prenait d'assaut le 21 janvier, puis il se portait sur Badajoz Marmont tente de profiter de son éloignement pour reprendre Ciudad; mais déjà Badajoz est aux mains des Anglais; Wellington reparaît au nord du Tage, et on est obligé de rentrer à Salamanque.

La campagne de Russie venait de commencer, les troupes d'Espagne n'avaient plus de renforts à attendre. Les Anglais, par contre, et les Espagnols se sentaient en situation de prendre l'offensive.

Le 17 juin 1812, Wellington traverse la Tormès et investit Salamanque en prenant position à San-Cristoval. Marmont se retire sur le Douro, à Toro et Tordesillas. Il y est rejoint par la division Bonnet, venue des Asturies, et il se porte de nouveau vers la Tormès pour attaquer les Anglais.

Les journées du 14 au 21 juillet sont employées en marches et contre-marches qui aboutissent, le 22 juillet 1812, à la sanglante et

malheureuse bataille *des Arapiles*. Dans cette période de manœuvres, la division Foy fit quatorze lieues en une seule journée.

Le 21 au soir, après une série de manœuvres savantes, Marmont avait réussi à s'emparer du pont d'Alba-de-Tormès ; il avait franchi la rivière en aval d'Alba et campé à Calvarizza-de-Arriba, sur la lisière de la forêt qui s'étend de ce village vers la Tormès. Il était sur le flanc droit des Anglais, dont la gauche s'appuyait à la Tormès, près Santa-Marta, et la droite aux Arapiles. Ses propres communications avec Madrid étaient assurées par Blasco, tandis qu'il menaçait celles de Wellington sur Ciudad-Rodrigo. Vainement Wellington, le 22 au matin, réussit à modifier promptement son front pour nous faire face ; nous le gagnons de vitesse au mamelon des Arapiles, d'où notre artillerie balayait le terrain. La bataille s'engage pour nous dans les meilleures conditions. A droite, la division Foy occupait Calvarizza, protégée par un ravin ; au centre, nous tenions le mamelon des Arapiles, tandis que notre gauche, profitant du rideau de la forêt, s'allongeait vers Miranda, pour couper la retraite à l'ennemi. L'extension démesurée de ce mouvement, la blessure de Marmont, puis de Bonnet qui lui succéda, puis de Clauzel, transformèrent en insuccès une affaire si bien préparée. Wellington, prenant résolument l'offensive contre notre gauche, la mit en pleine déroute.

La division Foy forma l'arrière-garde et se maintint inébranlable à la lisière de la forêt, tandis que l'armée s'écoulait au travers pour reprendre le chemin d'Alba ; Clauzel, malgré sa blessure, conserva le commandement des troupes.

1812. — Le 69e de ligne aux Arapiles.



« Le 23 juillet 1812, l'armée, repassant la Tormès au pont d'Alba, se retira sur Penaranda. Avant d'arriver à une position qu'elle allait atteindre, l'arrière-garde fut chargée par 18 escadrons anglais, qui entrèrent dans deux masses que formaient 2 bataillons du 6e léger et du 76e de ligne. Le 2e bataillon du 69e, formé en carré par le colonel Guinand, les arrêta par un feu nourri et bien dirigé : il causa de grandes pertes à l'ennemi, qui eut plus de 200 chevaux tués à la baïonnette.

« Dans cette occasion, le 69e sauva, par sa fermeté, l'artillerie de la division qui allait tomber entre les mains de l'ennemi. » (Extrait des documents officiels.)

D'Alba, l'armée se porta par Arevalo sur Valladolid, puis sur Burgos. Wellington, après l'avoir poursuivie jusqu'à Valladolid, se détourna sur Madrid, abandonné par le roi Joseph, et y entra au mois d'août.

Le 10 août, Clauzel, après avoir réorganisé son armée à Burgos, détacha la division Foy a Astorga, pour dégager la garnison, investie par une armée galicienne.

Dès la fin d'août, Clauzel reprenait l'offensive sur Valladolid, et contraignait Wellington à quitter Madrid avec la majeure partie de ses forces pour s'opposer à sa marche. Il se repliait de nouveau sur Burgos, puis sur Briviesca, où, souffrant toujours de sa blessure, il remettait le 18 septembre, à Souham, le commandement de l'armée de Portugal.

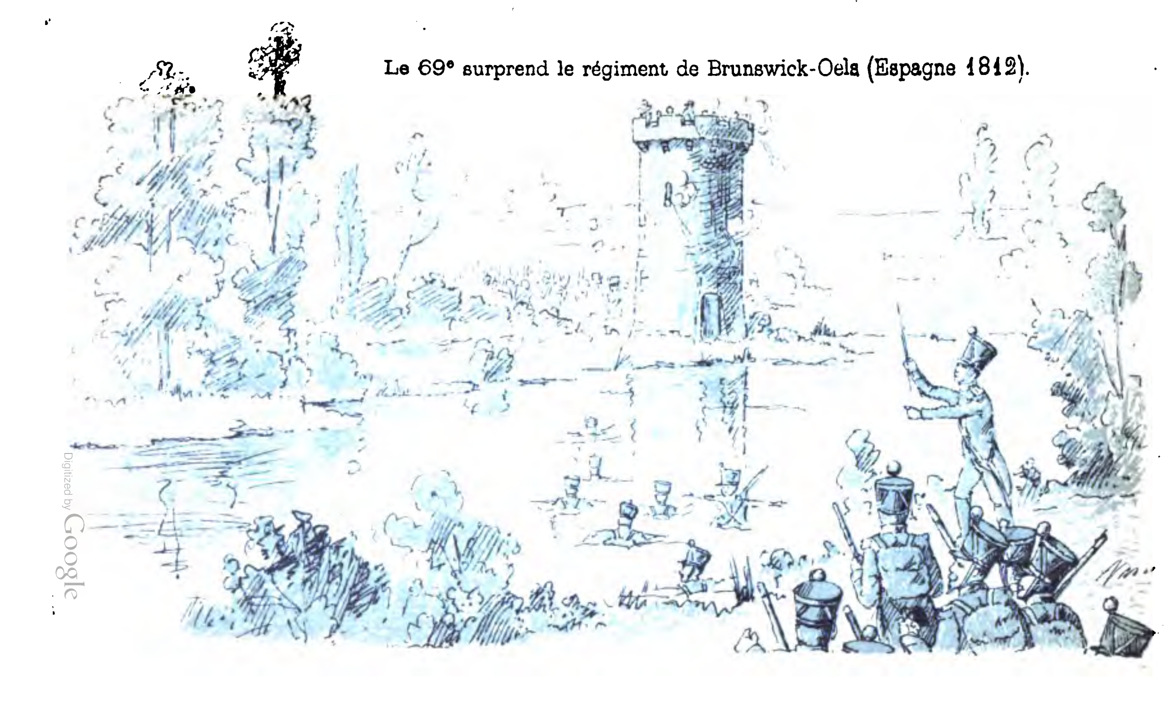
En octobre 1812, le roi Joseph, qui avait rallié dans la province de Valence l'armée du centre et celle d'Andalousie aux ordres de Soult, se porta d'Almanza sur Madrid. En même temps,

l'armée de Portugal marchait de Briviesca sur Burgos. Wellington, avisé de l'arrivée de Soult sur le Tage, se déroba brusquement dans la direction de Valladolid, après avoir fait mine de livrer bataille à Burgos (21 octobre).

« Le 20 octobre 1812, le 69e avait pris part à une reconnaissance du général Foy sur Villahoz, qui nous donna 100 prisonniers, 2 pièces de canon et 20 voitures d'artillerie. »

Souham serra de près l'armée anglaise en retraite. Les journées des 22, 23, 24 et 25 ne furent qu'une série d'engagements entre l'avant-garde française et l'ennemi, qui disputait le terrain pied à pied, et notamment les passages du Carrion et de la Pisuerga.

« Le 25 octobre, dès le matin, le général Foy s'était porté vers *Palencia* (sur le Carrion), qu'occupaient des troupes anglaises (gauche de Wellington) et quelques corps espagnols de l'armée de Galice. On fit une sommation à ces troupes, qui répondirent qu'elles ouvriraient leurs portes si le général Foy se présentait lui-même. Celui-ci envoya un de ses aides de camp précédé d'un trompette. Les soldats galiciens laissèrent approcher le parlementaire, et lui lâchèrent à bout portant une décharge de mousqueterie qui par bonheur ne blessa que le cheval du trompette. Irrité de cet acte de déloyauté, le général Foy fit enfoncer à coups de hache les portes barricadées. Le 2e bataillon du 69e de ligne, guidé par le général Chemineau, pénétra dans la ville et, poussant les Anglo-Espagnols la baïonnette dans les reins, il arriva promptement au pont du Carrion, l'emporta de vive force, et s'empara des barils de poudre disposés pour le faire sauter. L'ennemi, poursuivi jusqu'au



Le 69e surprend le régiment de Brunswick-Oels (Espagne 1812).

delà du canal, perdit beaucoup de monde. » (Extrait des rapports officiels.)

Wellington, voyant le défilé de Palencia dans nos mains, recula jusqu'à Cabezon (sur la Pisuerga), en faisant filer ses bagages sur Valladolid. Le 27, l'armée française bordait la rive droite de la Pisuerga, en face de Cabezon où était le gros des Anglais. Le pont étant miné et situé d'ailleurs au pied d'une position formidable, on dut renoncer à aborder l'ennemi de front, et on manœuvra par la droite.

« De ce côté, la division Foy s'empara, le 28, de Simancas, d'où elle chassa le régiment *de Brunswick-Oels* et deux bataillons de la légion allemande, qui, en fuyant, firent sauter les arches du pont de cette ville sur la Pisuerga. »

L'ennemi signala le 29 octobre sa retraite sur le Douro par diverses explosions, notamment aux ponts de Cabezon, de Valladolid, de Toro et de Tordesillas.

Ici se place un fait d'armes qui restera ineffaçable dans les fastes du 69ᵉ.

« Le pont de Tordesillas était rompu de telle façon que la tour qui le surmonte restait du côté de l'ennemi, qui continuait à la faire occuper par un poste de 30 hommes, soutenus de tirailleurs embusqués derrière des murs et des ruines, et par le régiment de Brunswick-Oels, embusqué dans un bois de sapins. Ces dispositions rendaient on ne peut plus difficile la réparation du pont, et le passage paraissait impossible.

« Mais les braves du 69ᵉ n'en jugèrent pas ainsi. 11 officiers et 40 sous-officiers et soldats s'offrirent pour passer le fleuve à la nage.

« Quelques officiers et soldats du 39ᵉ de ligne

et du 6e léger demandèrent à partager la gloire et les périls de cette tentative hardie.

« Le capitaine Guingret du 6e léger, désigné comme le plus brave entre ces braves, se mit à leur tête.

« Par ses ordres, un radeau fut construit pour porter les habits et les armes ; alors, se précipitant dans l'eau, le sabre entre les dents, ces 60 hommes nagent, poussent leur radeau devant eux, et parviennent sur la rive opposée malgré la vive fusillade des Anglais, malgré la largeur du Douro, la force du courant et le froid glacial des eaux.

« Prenant terre, ils s'élancent nus vers la tour, l'attaquent et l'enlèvent aux Anglais terrifiés par une agression aussi bizarre qu'héroïque ; ils font 11 prisonniers.

« Le régiment de Brunswick, qui était placé à l'extrémité du pont, fut tellement épouvanté de cet audacieux coup de main, qu'au lieu de se porter au-devant de cette poignée d'hommes, il se mit tout de suite en retraite. » (Extrait des rapports officiels.)

Souham s'arrêta à Tordesillas pour attendre sa jonction avec les armées de Soult et de Joseph, qui s'avançaient en hâte de Madrid par Arevalo et Medina-del-Campo.

Wellington continua jusqu'à Salamanque, où il rallia Hill poussé par l'armée de Joseph.

Le 7 novembre 1812, la réunion des trois armées françaises s'opérait sur la rive droite de la Tormès, en face de toutes les forces anglaises concentrées sur l'autre rive. Du 7 au 14, on manœuvra et on s'observa. Les habiles dispositions du maréchal Jourdan réussirent à tourner l'ennemi, à le couper à peu près de Ciudad-Ro-

drigo et à l'acculer à la Tormès. Notre situation, notre supériorité numérique, tout annonçait pour le 15 une grande bataille et un grand succès.

Wellington réussit cependant, grâce à la lenteur de notre gauche et à un violent orage, à s'échapper dans la direction de Ciudad.

Après cette journée de Salamanque (15 novembre 1812), les armées françaises prirent leurs cantonnements d'hiver entre le Douro et le Tage ; les Anglais derrière l'Agueda.

1813 commençait et la fortune de la France venait de succomber dans les plaines glacées de la Russie ; l'Europe entière se levait contre nous.

L'Empereur, pour continuer la lutte en Allemagne, emprunta ses meilleurs éléments à l'armée d'Espagne : il rappela le maréchal Soult et 12,000 officiers, sous-officiers et soldats.

Ici s'ouvre une période lugubre, où les documents font défaut, les rapports manquent et n'enregistrent plus les traits de dévouement qui se sont multipliés dans cette lutte désespérée de 1813-1814. On a même peine à se reconnaître parmi les nouvelles formations, et l'on doit se borner à dire que tel élément du régiment prit part à telle bataille. Cela suffit à établir qu'il paya sa dette au pays.

Campagnes d'Allemagne et de France.

(1813-1814)

Le 4e bataillon du 69e entra dans la composition du 21e de ligne provisoire; il était commandé par le chef de bataillon BARBOUZAC et faisait partie de la 2e brigade (général Chasserau) de la 1re division (Souham) du 3e corps (Ney).

Le 18 avril 1813, ce bataillon est à Weimar; le 1er mai, il prend part au combat de Poserna; le 2 mai, à la victoire de Lutzen, où la division fut décimée à Gross-Gœrschen; le 21 mai, à celle de Bautzen; du 18 au 23 août, au combat de la Bober. A cette époque, le 3e corps passa aux ordres de Souham. Le 26 août, défaite de la Katzbach; les 16, 17 et 18 octobre, bataille de Leipsick; le 30 octobre, victoire de Hanau.

Pendant la campagne de France, nous trouvons ce bataillon, le 1er janvier à Luxembourg, et le 1er avril à Metz. L'abdication de l'Empereur étant du 4 avril, il est probable que ce bataillon fit partie de la faible garnison avec laquelle le général Durutte tint en échec un corps d'armée hessois, pour n'ouvrir les portes de Metz que le 17 avril.

Campagne d'Espagne.

(1813-1814)

Le gros du 69e était resté en Espagne avec la division Foy.

En mai 1813, Wellington, dont les forces avaient doublé, reprit l'offensive contre la ligne du Douro.

Les Français se retirèrent derrière l'Èbre, la masse principale à Vittoria; tandis que la division Foy était dirigée sur la Biscaye pour protéger nos derrières contre les guérillas. Les mois de mai et de juin se passèrent, pour cette division, en engagements incessants; elle se préparait à rallier Vittoria lorsqu'elle apprit, le 22 juin, que la veille, Joseph avait été complètement défait et s'était replié sur Pampelune.

Foy livra le 25, à Toloza, un combat sanglant à l'aile gauche anglaise déjà en marche de Vittoria sur Bayonne; puis il repassa la Bidassoa à Irun, pendant que le gros de l'armée franchissait les Pyrénées aux cols de Roncevaux et de Maya.

Le 12 juillet 1813, Soult arrive à Bayonne. Après deux tentatives infructueuses pour débloquer Pampelune et Saint-Sébastien, il concentra ses forces en octobre dans les lignes de la Nivelle, de Saint-Jean-de-Luz au mont de Rhune, et à Saint-Jean-Pied-de-Port.

Ces lignes furent attaquées le 10 novembre et forcées par les Anglais, malgré une belle diversion de la division Foy qui, partie de Bédarry, déboucha par le col de Maya sur les derrières

des ennemis. Le colonel GUINAND fut tué à Espelette[1].

Les 9 et 10 décembre, les Anglais forcèrent de même les lignes de la Nive, où la division Foy opposa une résistance héroïque au pont de Cambo.

Le 13 décembre, la sanglante bataille de Saint-Pierre-d'Urube, où la division Foy fut très éprouvée, nous rejetait définitivement derrière l'Adour et la Bidouze.

---

1. Il eut pour successeur le colonel Hervé.



Légion des Basses-Alpes.

1816.

Campagne de 1814 (Pyrénées).

Les débuts de l'année 1814 furent consacrés à s'observer.

Vers la fin de février, Soult se mit en retraite sur Orthez où il livra un combat dans lequel le général Foy fut grièvement blessé.

D'Orthez, on se replia sur Toulouse par Saint-Sever et Aire. La bataille de Toulouse (10 avril 1814) est le dernier et le plus grand effort de ce petit nombre de braves défendant le territoire de la patrie contre des armées trois fois plus nombreuses. C'est un des plus beaux faits d'armes qui honorent notre histoire militaire.

Les débris de la division Foy y occupaient, sur la rive droite de la Garonne, le terrain voisin du confluent du canal (aux ponts Jumeaux).

Après l'abdication de Fontainebleau, le 69ᵉ prit un moment le numéro 64 (ordonnance du 12 mai 1814) ; il fut augmenté peu après du 2ᵉ bataillon du 122ᵉ de ligne et du 2ᵉ bataillon du 14ᵉ régiment des voltigeurs de la garde. Napoléon lui restitua son numéro par décret du 25 avril 1815, et le régiment le conserva avec distinction jusqu'au licenciement de l'armée (16 juillet 1815).

A cette époque, le régiment forma la légion départementale des Basses-Alpes (4ᵉ légion d'infanterie, devenue, en 1820, 2ᵉ régiment d'infanterie légère).

A la réorganisation de l'armée, en 1820, le nombre des régiments de ligne ne s'élevant qu'à soixante, ce n'est qu'en 1840 qu'un nouveau régiment fut créé avec le nº 69.

1840. — Le 69e à Strasbourg.





IIIe PARTIE

(1840-1871)

---

§ I. — 1840-1851.

Le 69e régiment d'infanterie de ligne fit partie des douze nouveaux régiments créés par ordonnance royale du 29 septembre 1840.

Organisé à Strasbourg, il reçut, le 19 octobre 1841, de son colonel, M. Deshayes de Montigny, le drapeau que ce dernier était allé chercher au camp de Compiègne.

En mai 1843, le régiment quitta Strasbourg et vint tenir garnison à Courbevoie. Là, il participa à la construction des fortifications de Paris.

En 1845, il reçut l'ordre de se rendre à Rennes.

Pendant son séjour en Bretagne, en 1847, il réprima les troubles de Vitré et de Château-Giron.

Au mois de juin, il forma deux bataillons de manœuvre qui se rendirent au camp d'Helfaut, près de Saint-Omer ; l'entrain et l'énergie avec lesquels les soldats supportèrent des chaleurs presque intolérables, dans cette marche, leur valurent des félicitations du duc de Nemours.

En août, les troupes furent dirigées sur le camp de Compiègne, puis sur Paris le 28 septembre 1847.

Journées de février et juin 1848.

Pendant les journées du 22, du 23 et du 24 février 1848, le 69e occupa les positions du pont de la Concorde, de la fontaine des Innocents et de la place de l'Hôtel-de-Ville, pour empêcher les rassemblements.

Malgré les sollicitations que le peuple lui faisait de livrer ses armes et ses munitions, le régiment conserva sa discipline et rentra dans ses quartiers avec armes et bagages.

En mars, quatre compagnies du régiment furent envoyées à Reims pour y rétablir l'ordre.

A la même époque, le 69e alla s'établir à Rouen. Il eut encore à réprimer des troubles au Havre, à Dieppe, à Bolbec et à Lillebonne.

Le 27 avril 1848, Rouen se souleva: le régiment, réuni à la garde nationale, enleva les barricades et soumit les insurgés.

Le 23 juin, le colonel DE ROBILLARD vint prendre le commandement du régiment.

En juin 1848, 6 compagnies du 69e de ligne furent envoyées à Paris pour aider à la répression de l'insurrection.

Le sergent DUBOIS fut tué. En raison de la belle conduite du détachement, les grenadiers TEXIER, PERRON et GOUÉ furent nommés chevaliers de la Légion d'honneur.

Au mois de juin 1849, les bataillons actifs du régiment quittèrent Rouen pour venir à Paris.

§ II. — 1851-1870.

En avril 1851, le colonel Robillard, appelé au commandement de la place de Perpignan, fut remplacé par le colonel Danner, et au mois d'octobre de la même année, le 69e fut dirigé sur Cherbourg, où il rejoignit le dépôt. Il y resta jusqu'en 1854.

Le colonel Mittenhof succéda le 7 février 1854 au colonel Danner qui, pour raison de santé, avait été obligé de quitter le commandement du régiment, et, le 12 août 1855, il laissait la place au colonel Domon, pour aller occuper l'emploi de major de l'hôtel des Invalides.

Envoyé de nouveau au camp d'Helfaut en 1854, le régiment ne le quitta qu'en octobre 1855, pour aller en Crimée.

Campagne de Crimée.

Faisant partie de la division de Chasseloup-Laubat, il s'embarqua à Marseille et à Toulon les 13, 15 et 16 octobre. Débarqué à Kamiesch, il remplaça d'abord la garde impériale au camp du grand quartier général.

Le 15 novembre, le régiment partit pour les avant-postes de la Tchernaïa et prit position à Alzou et à Kreutzen, à 5 kilomètres en avant des armées alliées. Le 19 novembre, après une vive canonnade au pont de Traktir, qui fit croire à un engagement sérieux, le lieutenant-colonel de Brayer, accompagné du capitaine de voltigeurs Fauchon et d'une ordonnance à cheval, quitta les avant-postes à midi, pour reconnaître, au delà de la Tchernaïa, le terrain que, la veille, le général de Mac-Mahon avait indiqué comme devant être étudié, dans l'hypothèse d'un mouvement offensif de son corps d'armée.

Après avoir poussé jusqu'à trois kilomètres au delà de la rivière, il revenait au camp, lorsque, dans un défilé étroit et boisé, il fut coupé par une troupe de 18 cavaliers cosaques et de 10 fantassins irréguliers qui barraient le passage.

Le lieutenant-colonel de Brayer crie aussitôt au capitaine Fauchon : « *Sabre à la main ! en avant, chargeons !* » Tous deux, sans compter leurs adversaires, les chargent à fond de train ; mais, accueillis par deux décharges de mousqueterie, ils ont leurs chevaux abattus à 15 pas

de l'ennemi. A peine relevés, le sabre à la main, ils sont entourés et faits prisonniers après une vigoureuse résistance où ils furent blessés l'un et l'autre.

La paix signée, le 69e s'embarqua le 21 juin pour la France, où il rentra le 5 juillet. Dès le lendemain, il fut dirigé sur Saint-Brieuc.

Après un an de séjour en Bretagne, il alla tenir garnison à Soissons et à Reims.

Le colonel Domon, admis à la retraite, fut remplacé par M. de Saint-Frémont, le 23 janvier 1858.

De Reims et de Soissons, le régiment fut dirigé sur Lyon, puis sur Perpignan.

En mars 1860, le colonel de Saint-Frémont étant admis à la retraite, le colonel de Courson en prit le commandement et le conduisit en Italie.

Séjour en Italie.

Pendant son séjour dans les États pontificaux, le 69e se signala par la discipline la plus parfaite. Il y resta jusqu'à la fin de l'année 1866.

En janvier 1866, le colonel de Courson mourut des suites de ses blessures ; il fut remplacé dans son commandement par le colonel Le Tourneur.

Le 9 décembre, le régiment quitta Rome et, le 12, débarqua à Toulon.

Dans l'année 1867, il alla occuper Schlestadt; un an plus tard, il était à Lille, puis, en 1869, à Paris. Le 1er bataillon recevait l'ordre, le 17 juillet, d'aller caserner à Troyes ; le 2e restait à Noisy, le 3e à Romainville ; le dépôt était à Laval.

C'est dans ces positions respectives que se trouvaient les différents éléments du régiment lors de la déclaration de guerre à la Prusse.

1861. — Le 69e (voltigeur) à Rome.

§ III. — Campagne de 1870

(Armée du Rhin).

Lorsque la guerre éclata, le 69e formait avec le 90e la deuxième brigade (général Duplessis) de la 2e division (général Castagny) de l'armée de Paris.

La 2e division de l'armée de Paris fut désignée pour faire partie, avec le même numéro, du 3e corps de l'armée du Rhin, commandé par le maréchal Bazaine.

Dans la nuit du 16 au 17 juillet, le 1er bataillon quitta Troyes par les voies rapides, arriva au camp de Saint-Maur, et le lendemain rejoignit à la gare du Nord, à Paris, les deux autres bataillons du régiment.

L'effectif du 69e s'élevait à 64 officiers et 1,652 hommes de troupe.

Le 18 juillet, vers 3 heures de l'après-midi, le régiment en entier, réparti en deux convois, se dirigea sur Metz, où il arriva le lendemain, et aller camper dans l'île Chambière.

Du 18 juillet au 12 août, le régiment compléta ses effectifs et son matériel. Il ne cessa de changer de cantonnement, tantôt se dirigeant sur Forbach, tantôt entamant la retraite sous Metz.

Enfin le 11, après ces marches et contre-marches, le 69e était venu camper à hauteur du village de Montoy.

Toute la journée du 12, les grand'gardes constatèrent la présence de l'ennemi. Vers 6 heures,

la division prit les armes pour aller camper à 2 kilomètres en arrière, le ravin de Lauvallières couvrant son front ; la brigade Duplessis en bataille en avant de l'angle formé par les routes de Sarrebrück et de Sarrelouis, sur les pentes du plateau de Bellecroix.

Le 13 août, des ordres de marche furent donnés pour le lendemain ; on fit des distributions de vin et d'eau-de-vie à la troupe, qui reçut en même temps quatre jours de vivres de campagne.

Combat de Borny.

(14 août).

Dès le matin, des dispositions avaient été prises pour faire passer la Moselle à toute l'armée ; les convois étaient engagés sur les directions qu'ils devaient suivre, et les troupes prêtes à s'ébranler.

Le régiment était établi en première ligne sur le bord du ravin de Lauvallières, au nord de la grande route de Metz à Sarrelouis ; à 4 heures de l'après-midi, il reçut l'ordre de battre en retraite.

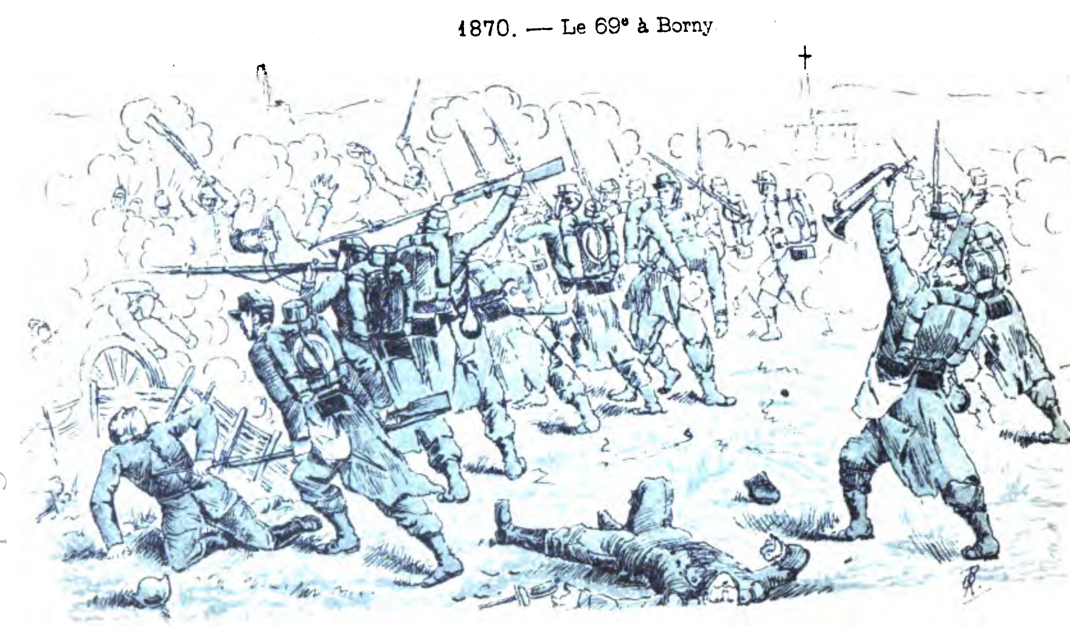
Il se mit en marche dans l'ordre suivant : les 3e et 2e bataillons formés en colonne par division, et se dirigeant sur Metz ; le 1er bataillon déployé couvrant le mouvement, sa 1re compagnie (capitaine Reynaud) déployée en tirailleurs sur le bord même du ravin.

A ce moment, les grand'gardes rejoignirent le régiment sans avoir aperçu l'ennemi.

Le 3e bataillon atteignait déjà la ferme de Bellecroix, quand une vive fusillade éclata tout à coup en avant du château de Colombey.



1870. — Le 69e à Borny



L'artillerie ouvrit aussitôt son feu, et la lutte s'engageant sur toute la ligne, prit en un moment de telles proportions, qu'elle fit présager un combat sérieux et acharné.

Le 69ᵉ s'arrêta immédiatement et fit face à l'ennemi. L'artillerie prussienne s'établit à Montoy, d'où ses feux prirent d'écharpe le régiment ; à 5 heures, le 1ᵉʳ corps prussien déboucha par la route de Sarrelouis, déploya un régiment d'infanterie entre la route et le village de Noisseville, porta deux batteries à la ferme de l'Amitié, et commença à canonner le front du régiment. Ces batteries, bien que contre-battues par l'artillerie française établie à Bellecroix, n'en continuèrent pas moins leur tir jusqu'à la fin de la journée.

Sur ces entrefaites, le régiment avait repris ses premières positions de combat : la 1ʳᵉ compagnie du 1ᵉʳ bataillon (capitaine Reynaud) déployée en tirailleurs sur la crête du ravin ; le 1ᵉʳ bataillon (commandant Crémieux) en colonne par divisions à mi-pente du plateau de Bellecroix ; le 2ᵉ bataillon (commandant Carcanade) et le 3ᵉ bataillon (commandant Ragot) également en colonne par divisions et un peu plus en arrière ; puis l'artillerie française établie sur le plateau de Bellecroix, tirant par-dessus le régiment et essayant de tenir tête à l'artillerie ennemie, dont le feu redoublait à chaque instant de puissance et d'intensité ; enfin, à droite, dans l'angle formé par les deux routes de Sarrelouis et de Sarrebrück, le 90ᵉ de ligne, serré de près par l'infanterie ennemie, qui bordait les hauteurs au Sud et à l'Est.

Les tirailleurs prussiens s'étaient avancés ; le capitaine Reynaud fit ouvrir sur eux un feu lent

et bien dirigé ; en moins de dix minutes, on vit les tirailleurs ennemis quitter leurs positions et chercher un abri derrière les premières maisons du village de Lauvallières.

Profitant du couvert donné par le village, les Prussiens ne tardèrent pas à reprendre l'offensive, et, traversant le pont de Lauvallières, ils vinrent engager à petite distance avec nos tirailleurs une fusillade assez vive et meurtrière. A ce moment, l'ennemi renforça sa ligne et commença à déborder la gauche du 1er bataillon par le ravin de Vantoux.

La 2e compagnie (capitaine Urion), ayant reçu l'ordre de s'opposer à ce mouvement tournant, se déploya au pas de course à la gauche de la 1re compagnie, ouvrit le feu et repoussa l'ennemi.

Entre 5 h. 1/2 et 6 heures, le feu de l'artillerie prussienne redoublant d'intensité, les deux premiers bataillons se déployèrent, la 3e division du 1er bataillon à la gauche de la 2e ; le 2e bataillon se porta par une marche en bataille en avant dans la direction de Montoy, à droite de la route de Sarrelouis.

Bientôt, revenant sur ses pas, il se forma en colonne par divisions, la gauche en tête, et vint prendre position en avant de l'artillerie, dans l'angle formé par les routes de Sarrelouis et de Sarrebrück.

Ces différents mouvements furent exécutés par le 2e bataillon, sous le feu de l'ennemi, avec une précision et un entrain admirables, son commandant, M. le chef de bataillon Carcanade, donnant l'exemple du plus rare sang-froid et inspirant, par son attitude, une confiance inébranlable à la troupe.

Un peu plus tard, le feu de l'ennemi augmenta de violence ; le commandant donna l'ordre à ses hommes de se coucher, et les tirailleurs ennemis continuant à gagner du terrain, il fit déployer en tirailleurs la 3e compagnie (capitaine DROISY).

Bientôt un incident fâcheux vint donner à la lutte un caractère de gravité exceptionnelle. L'ennemi débouchant en force du bois de Colombey, les troupes qui étaient placées dans l'intervalle des deux routes de Sarrelouis et de Sarrebrück et couvraient ainsi la droite du régiment, surprises par cette attaque vigoureuse et imprévue, se replièrent vivement.

A deux reprises différentes, le général Duplessis essaya, mais en vain, d'arrêter le mouvement de retraite ; blessé grièvement, ainsi que les deux officiers de son état-major, il ne put empêcher ces soldats démoralisés de traverser en désordre les lignes du 2e bataillon, qui, complètement démasqué, se trouvait supporter à lui seul l'effort d'un ennemi vingt fois supérieur en nombre et dont l'audace augmentait à la suite de ce premier succès.

L'instant était critique : le régiment, entouré d'un cercle de feu, semblait voué à une perte certaine.

Les braves du 2e bataillon, sans se laisser impressionner par cet ouragan de fuyards, ne rompirent pas d'une semelle, mais calmes et résolus sous une grêle de balles et d'obus, ils commencèrent le feu et tinrent l'ennemi en respect.

Malgré sa position avancée, la 3e compagnie avait, elle aussi, noblement fait son devoir : jusqu'à 6 h. 1/2, elle se maintint dans son em-

placement, éprouva des pertes cruelles. Le capitaine Droisy eut le bras cassé, le lieutenant Vergnon fut tué, 21 hommes furent mis hors de combat.

Le 2e bataillon continua le feu dans les positions qu'il occupait ; grâce à la déclivité du terrain, la colonne entière put tirer à la fois : la 3e division couchée, la 2e à genou, la 1re debout.

A la gauche du régiment, la lutte se continuait acharnée, sans relâche, et le 1er bataillon, quoique accablé par le nombre, soutenait dignement l'honneur du drapeau.

Lorsque le mouvement rétrograde des troupes installées en avant de lui eut découvert le front et la droite du régiment, les Prussiens, pénétrant aussitôt par la trouée, vinrent prendre à revers la ligne des tirailleurs et les chargèrent en même temps de front à la baïonnette.

Le capitaine Reynaud, atteint de deux blessures, rallia sa compagnie sur la droite, démasqua le bataillon et se replia pas à pas sur le régiment.

Le capitaine Urion, également blessé, fit à gauche un mouvement identique.

Les Prussiens, enhardis par ce succès, se portèrent sur la ligne en essaims nombreux et arrivèrent jusqu'à 250 mètres d'elle.

Les quatre compagnies du 1er bataillon, restées en ligne, ouvrirent alors sur eux un feu à volonté.

L'ennemi tourbillonna un instant, puis se débanda et courut chercher un abri dans le ravin de Lauvallières, en laissant sur le terrain 37 morts dont 1 capitaine.

Cette action fit le plus grand honneur au 1er bataillon qui, sans cesse menacé d'être tourné,

sans cesse assailli par des forces supérieures, sut résister victorieusement à toutes les attaques.

Bien que le régiment vît le feu pour la première fois dans une campagne européenne, sa valeur égala celle des troupes les plus aguerries.

Il avait la plus grande confiance dans l'issue favorable de l'engagement et il sentait la possibilité de réparer par un succès éclatant les débuts malheureux de la guerre.

A 7 h. 1/4, après plus de deux heures d'une lutte meurtrière et vaillamment soutenue, les deux premiers bataillons reçurent l'ordre de se porter en seconde ligne et exécutèrent ce mouvement sous un violent feu de mousqueterie de l'ennemi embusqué dans le bois de Colombey.

Les braves du 69e ne se résignèrent qu'à regret à quitter ce terrain qu'ils venaient de défendre avec opiniâtreté et d'arroser de leur sang.

Quoique plus effacé dans l'action, le rôle du 3e bataillon ne fut ni moins honorable ni moins périlleux que celui des deux premiers.

Dès le début, formé également en colonne par divisions à distance entière, il servit de soutien au régiment. Placé sur une position plus dominante, et par conséquent plus exposée aux coups d'un ennemi sans cesse croissant en audace et en nombre, il sut rester prêt à tout événement, admirable de résolution et de calme sous la pluie de fer et de plomb qui le décimait. Son chef, M. le commandant Ragot, fut grièvement blessé et remit le commandement au capitaine Quivy de l'Étang.

A la fin de la journée, lorsque les deux premiers bataillons prirent en arrière des positions

défensives, le 3e bataillon eut l'honneur de soutenir à lui seul tout l'effort de l'ennemi.

La 4e compagnie (lieutenant MOLLARD) fut déployée en tirailleurs à droite de la route de Sarrelouis, puis le bataillon réduit à une seule division commandée par M. QUIVY DE L'ETANG battit en retraite dans le plus grand ordre ; quoique cruellement atteintes par les projectiles prussiens (M. DE COUTGOURDEN, capitaine adjudant-major, fut tué à ce moment), ces deux compagnies surent imposer le respect à l'ennemi, et, lorsque la nuit fut arrivée, elles allèrent se placer en colonne en arrière du 2e bataillon.

Après plusieurs haltes successives, les 1er et 3e bataillons se rallièrent pendant la nuit sous la protection des ouvrages avancés des Bordes.

Le 2e bataillon resta engagé jusqu'au moment où les réserves arrivèrent à sa hauteur, puis il se porta dans le plus grand ordre derrière la ferme de Bellecroix qui fut occupée par la 1re compagnie (capitaine ADAM). Ce bataillon y resta jusqu'à la fin du combat et ne rejoignit les deux autres bataillons qu'à 10 h. 1/2 du soir.

Le 14 août fut pour le 69e une journée mémorable et glorieuse ; elle consacra du premier coup la vieille réputation militaire acquise au numéro du régiment pendant les guerres du premier Empire.

Chacun fit noblement son devoir ; par sa fière contenance et par les résultats décisifs qu'il obtint devant les efforts combinés d'une armée tout entière, le régiment donna la mesure de ce qu'on peut attendre, sur un champ de bataille, d'une troupe bien disciplinée et soigneusement instruite pendant la paix.

Devant l'impossibilité absolue où nous nous

trouvons de signaler tous les actes de bravoure et d'héroïsme accomplis par les militaires du 69e dans cette journée, nous nous bornerons à quelques citations, bien incomplètes sans doute, mais qui suffiront à donner une idée des sentiments qui animaient les chefs et les soldats.

Dans la mission qui lui fut confiée, le capitaine REYNAUD déploya une vigueur, une sagacité et un sang-froid remarquables.

ADAM, sergent à la 1re compagnie du 1er bataillon, ayant eu la cuisse brisée, refusa de se laisser emporter, et voulut mourir sur le champ de bataille.

LECLERC, soldat à la 3e compagnie du 1er bataillon, blessé, fit preuve d'un entrain et d'une vigueur exceptionnels, malgré son âge : il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur à la fin de la campagne.

PÉCOT, soldat à la 5e compagnie du 3e bataillon, blessé au bras et à la tête, continua de combattre jusqu'à ce que le commandant de sa compagnie lui eût donné l'ordre d'aller se faire panser à l'ambulance.

Enfin le soldat CATROUILLET, de la 6e compagnie du 1er bataillon, ayant la main brisée et le bras droit traversé par une balle, refusa de quitter le champ de bataille, et resta dans le rang, s'efforçant de se servir encore de son arme avec la main gauche. Ce brave soldat fut cité à l'ordre de l'armée le 1er octobre 1870.

Comme complément indispensable du récit de la journée du 14 août, nous croyons devoir mentionner les noms des militaires du régiment qui furent tués au champ d'honneur ou mis hors de combat.

MM. de Coatgourden, capitaine adjudant-major ;

Vergnon, lieutenant ;

Adam, Monas, Perrot, sergents ; Dubois, sergent-fourrier ; Rossé, Rivelet, Tribondeau, Cornière, Bouffet, Remoissonnet, caporaux ; Diélaine, Foussard, Deslandes, Gendrit, Chavreul, Gransard, Banné, Lanoe, Sauzat, Dardan, Foucaut, Martin, Ledru, Allaire, Pintureau, Garreau, Guitonneau, Gelu, Métois, Guimier, Raynaud, Ferrier, Payet, Taboul, Schlecht (Joseph), Merlaud, Dubail, soldats.

MM. Ragot, chef de bataillon, blessé au bras gauche ; Cantié, capitaine, même blessure ; Droisy, capitaine, coup de feu au bras droit ; Reynaud, capitaine, blessé à la cuisse ; Urion, capitaine, coup de feu au bras ; Masson, lieutenant, éclat d'obus à la poitrine; Ambrosini, sous-lieutenant, blessure à la jambe ; Haas, sous-lieutenant, coup de feu à la cuisse ; de Vilmarest, sous-lieutenant, blessure à la tête ; Métay, sous-lieutenant, blessé à la cuisse.

Le général de division de Castagny et le général de brigade Duplessis ayant été blessés le 14 août, le commandement de la division passa au général Nayral, et celui de la brigade au colonel de Courcy, du 90e d'infanterie.

Le 3e bataillon du 69e resta jusqu'à la fin de la campagne sous les ordres du capitaine Quivy de l'Etang.

Le 15 août, à trois heures du matin, le régiment passa la Moselle et vint s'établir sur les glacis du fort Moselle, puis se remit en marche sur Vernéville, indiqué comme point de concentration de la 2e division du 3e corps.

Bataille du 16 août.

Le régiment n'arriva au bivouac que le 16 août à 5 heures du matin, à cause de l'extrême difficulté d'avancer sur une route encombrée d'artillerie et de bagages.

Vers 9 heures du matin, le canon se fit entendre. Le général Nayral porta la division en avant du grand quartier général, sur la hauteur située au nord-ouest du village de Saint-Marcel.

Le régiment quitta cette position de soutien à 5 heures et demie du soir et se porta en avant, déployé en colonnes de divisions, sur le bois de Vionville. Pendant un kilomètre, il effectua cette marche sous les obus tirés par les batteries prussiennes de Vionville ; enfin, il s'arrêta sur le bord de la voie romaine, et resta dans cette position jusqu'à la nuit, constamment canonné par l'ennemi.

A la fin de la journée, le régiment alla prendre un emplacement de repos plus en arrière, et 4 compagnies du 1er bataillon furent portées en grand'garde devant la lisière du bois de Vionville, occupé par l'ennemi.

Le 17 août, la division se mit en marche à 6 heures du matin, passa derrière le bois des Génivaux, et alla camper au sud de la ferme de Leipzig.

Bataille du 18 août.

Le 18 août, dès 5 heures du matin, l'ennemi parut sur les hauteurs de Gravelotte et sembla vouloir exécuter un mouvement de flanc sur notre droite. Le régiment leva le camp. Le

commandant Crémieux envoya les 3e et 4e compagnies du 1er bataillon occuper la ferme de Leipzig et la mettre en état de défense; les quatre autres compagnies essayèrent d'occuper la pointe nord du bois des Génivaux; mais cette partie du bois étant impénétrable même à l'infanterie, le bataillon contourna la lisière pour trouver un endroit accessible. Arrivé à la pointe extrême du bois, en vue du village de Vernéville, il se trouva à l'improviste en face d'une grosse colonne ennemie. La 1re compagnie, lancée en avant, fut obligée de se replier devant des forces trop supérieures. La 2e compagnie arrêta l'ennemi par trois feux de peloton exécutés avec le plus grand sang-froid. Le colonel Le Tourneur, qui avait accompagné le bataillon, donna alors l'ordre d'abandonner cette position intenable et les quatre compagnies vinrent s'établir dans un petit bois, à l'ouest de la ferme de Leipzig.

Le bataillon conserva cette position pendant toute la bataille, en face d'une puissante batterie prussienne qui couronnait la hauteur de la Malmaison.

Le 2e bataillon creusa une tranchée-abri sur la lisière sud-ouest du petit bois de Leipzig et y passa la journée.

Le 3e bataillon avait reçu, vers 8 heures du matin, l'ordre d'occuper fortement le bois des Génivaux.

Pendant la journée, de nombreuses patrouilles ennemies cherchèrent à pénétrer dans le bois; accueillies presque à bout portant par une fusillade partant des embuscades du 3e bataillon, aucune d'elles ne put retourner pour rendre compte de sa mission; aussi l'ennemi se garda-t-il d'attaquer le bois.



Après plusieurs démonstrations infructueuses, l'ennemi battit définitivement en retraite vers 10 heures du soir.

Le 3e bataillon resta dans ses positions jusqu'au 19, à 4 heures et demie du matin.

Pendant cette journée, M. DE MAUDUIT, sous-lieutenant au 3e bataillon, envoyé en tirailleurs avec sa section, essuya presque à bout portant plusieurs décharges de mousqueterie, et réussit, par son attitude énergique, à mettre l'ennemi en fuite.

Retraite sur Metz.

Le 19 août, à 5 heures du matin, la division de Castagny commença son mouvement de retraite sur Metz et vint camper entre les forts Saint-Quentin et de Plappeville, au-dessus du village de ce nom.

Le 22, la division de Castagny, relevée de ses positions, traversa Metz et s'établit sur la rive droite de la Moselle près du village de Montigny, avec mission de défendre la ligne du chemin de fer.

Du 23 au 25, les positions de Montigny furent mises en état de défense. La ligne de Pont-à-Mousson fut coupée, et un solide retranchement fut élevé entre la gare et l'embranchement de la ligne de Thionville.

L'ennemi, établi à 900 mètres de ces positions, échangea journellement quelques coups de feu avec les grand'gardes.

Le 25, vers 4 heures, une forte reconnaissance ennemie ouvrit le feu sur les positions de Montigny ; la brigade Duplessis prit les armes et engagea avec elle une fusillade assez vive.

Le 26, reconnaissance offensive du 3e corps dans la direction de Sainte-Barbe. A 4 heures du matin, la 2e division quitta ses positions de Montigny et se plaça à la droite de la 1re division (général Montaudon), en avant du fort de Queuleu ; le 69e entre la ferme de la Haute-Bévoie et le fort. Le 28, la 1re et la 6e compagnie du 2e bataillon vinrent occuper le village de Grigy. Dans la nuit du 29, les quatre autres compagnies du bataillon furent envoyées pour renforcer ce détachement souvent inquiété par l'ennemi, et organiser la défense du village.

Le 31 août, une nouvelle démonstration générale offensive fut faite dans la direction de Sainte-Barbe.

La 2e division du 3e corps se plaça en bataille en avant du fort de Queuleu, le 69e ayant sa droite appuyée à la route de Strasbourg et sa gauche au bois de Borny.

Le 1er septembre, à 4 heures du matin, le régiment alla s'établir entre les bois de Borny et la Grange-aux-Bois. Vers 10 heures, le 1er bataillon du 69e s'empara du château de la Grange-aux-Bois que l'ennemi venait d'abandonner, et s'y établit fortement ; on prit même des dispositions pour attaquer le château de Mercy, mais l'ordre fut donné de battre en retraite, et la 2e division rentra dans ses positions primitives.

Vers cette époque, la ration de pain fut réduite à 500 grammes et la viande de boucherie fut remplacée par la viande de cheval.

Le 9 septembre, à 7 heures du soir, l'ennemi ouvrit un feu terrible sur les emplacements occupés par l'armée..

Le camp du 69e fut atteint par quelques obus

qui, heureusement, tombant dans des terres détrempées par la pluie, n'éclatèrent pas.

Le 13, à 4 heures du matin, le 1er bataillon du 69e alla relever un bataillon du 19e dans le village de Grigy ; il occupa cette position le 13 et le 14, compléta les travaux de défense, et fournit le service des avant-postes de l'armée entre la route de Strasbourg et le bois de Borny dont il occupa une partie.

Le 14, le 69e passa à la 1re brigade (général Clinchant) de la 1re division (général Montaudon) et vint s'établir en arrière de la redoute des Bordes.

Cette mutation avait pour but de renforcer ce point et de faire concourir le régiment à l'achèvement de la redoute.

Les 22, 27 septembre et 7 octobre, des fourrages furent exécutés par le régiment sur Lauvallières, la Grange-aux-Bois et Noisseville.

Dans le courant d'octobre, la ration de pain fut réduite successivement de 500 grammes à 300 grammes, puis à 200 grammes.

On arriva ainsi aux derniers jours du blocus.

Opérations de la compagnie d'éclaireurs.

Le 24 août, un ordre du maréchal commandant en chef avait prescrit la formation d'une compagnie d'éclaireurs dans chaque brigade d'infanterie.

MM. de Cantillon, capitaine; Calendini, sous-lieutenant, et 55 volontaires du 69e entrèrent dans la composition de la compagnie d'éclaireurs de la brigade.

Le 26 août, elle défendit la redoute de Saint-

Privat, pendant que les différents corps d'armée attaquaient l'ennemi entre Ars-Laquenexy et Sainte-Barbe.

Le 17 septembre, dans une reconnaissance de nuit, le caporal Brun fut blessé mortellement.

Le 30 septembre, elle débusqua les postes prussiens du village de Peltre et s'empara d'une quantité de pain et de paille, ainsi que de 5 chevaux.

Le 20 octobre, 36 volontaires, sous les ordres du sous-lieutenant Calendini, enlevèrent le poste prussien de la Grange-aux-Bois, tuèrent une trentaine d'hommes et firent 9 prisonniers.

Enfin le 17 octobre, un dernier engagement eut lieu entre la compagnie d'éclaireurs et le régiment d'infanterie prussienne n° 38. Les éclaireurs firent 1 prisonnier et eurent 2 des leurs mis hors de combat.

Nous citerons comme s'étant particulièrement distingués dans leur mission spéciale :

Maujaret, sergent ; Brun, caporal, d'une bravoure exceptionnelle ; Bonneterre, soldat, recherchant constamment les missions les plus périlleuses ; Bailly, soldat plein d'entrain et de bravoure ; Leroy, ex-officier démissionnaire de cavalerie, volontaire à la compagnie d'éclaireurs, aussi intelligent que brave et dévoué, mort en captivité à la suite des privations endurées à Metz ; Carme, excellent soldat, a tué le 17 septembre le soldat prussien qui venait de tirer sur le caporal Brun. Enfin les caporaux Picquart et Beauchamp, et les soldats Davoust, Berthau, Koell, Labbé, Amelin, Soum, Cavalié, Rousseau, Carrière, Fiolaz, Guillot, Gueurce, Bailleux et Chipeau, réclamaient toujours l'honneur de marcher les premiers à l'ennemi.

Capitulation de Metz.

La mauvaise nourriture, l'abaissement de la température et les pluies torrentielles avaient détruit la santé des soldats et amené de nombreux cas de dysenterie.

L'armée de Borny, de Gravelotte, de Servigny n'était plus que l'ombre d'elle-même.

Dans ces jours de cruelles épreuves, la résignation de la troupe fut admirable ; le 69e donna, comme toujours, l'exemple des plus nobles vertus militaires ; aucun cas d'indiscipline ne se produisit, et lorsque, le 28 octobre, lors de la capitulation, au milieu de la plus profonde désolation, les officiers et les soldats du régiment se séparèrent sur le terrain même où ils avaient livré leur premier combat, leurs adieux furent si affectueux et si touchants, qu'ils impressionnèrent vivement les Allemands eux-mêmes témoins de cette scène.

---

§ IV. — Campagne de 1870 (Armée du Nord). 69e de marche.

Les désastres de Sedan et de Metz avaient englouti l'armée régulière. La France semblait perdue, quand l'énergie de Gambetta lui permit de succomber sans honte.

A l'instigation du Ministre de la guerre, de nouvelles troupes sont organisées. Sur la Loire, 60,000 hommes, sous le commandement du général d'Aurelle de Paladines, remportent le brillant succès de Coulmiers ; leur infériorité numérique les force à se retirer lentement vers l'Ouest.

Dans le Nord, que l'ennemi n'avait pas encore envahi, et sous la protection des places fortes, des recrues sont enrégimentées, puis réunies en corps d'armée, sous le commandement du général Bourbaki.

Bon nombre d'officiers, de sous-officiers et de soldats échappés de Sedan et de Metz viennent offrir leur concours au général en chef.

Formation du 69e de marche.

Le 69e de marche eut comme noyau de formation, à Amiens, deux compagnies du dépôt du 43e de ligne ; trois compagnies de ce dépôt étaient à Paris ; la dernière tenait garnison à Péronne, et comme elle fut rattachée au 1er bataillon du régiment, nous donnerons plus loin son historique.

Dans les deux compagnies disponibles à

Amiens, furent incorporées des recrues de la classe 1870 ; les cadres furent renforcés d'une quinzaine d'officiers, de quelques sergents-majors et sergents venus de Metz.

On forma ainsi, le 16 novembre, un premier bataillon aux ordres du capitaine Rosseline, comptant cinq compagnies à 150 hommes (la 6e à Péronne) ; puis, le 21 novembre, un deuxième bataillon très faiblement encadré.

Ces deux bataillons, auxquels fut adjoint un 3e bataillon d'infanterie de marine, devaient constituer, mais à la date du 11 décembre seulement, le régiment de marche n° 69.

Dès la fin de novembre, les deux premiers bataillons prirent une part glorieuse à la défense des lignes d'Amiens, où la petite armée commandée par le général Farre (deux brigades) lutta contre la première armée allemande venant de Metz.

Combats devant Amiens.

Le 21 novembre, le 1er bataillon quittait Amiens pour aller cantonner vers Villers-Bretonneux, sur le plateau entre la Somme et la Noye, où se concentrait le gros des troupes du général Farre. Ce bataillon faisait partie de la 3e brigade (général du Bessol). Le 2e bataillon ne sortit d'Amiens que le 27, jour de la bataille, pour coopérer à la défense des tranchées de Dury, au sud de la ville.

Combats de Demuin, Mézières.
(21 novembre.)

L'ennemi étant signalé sur la ligne Breteuil-Montdidier-Roye, la brigade du Bessol reçut

l'ordre de pousser, le 24, une reconnaissance offensive vers Roye.

Cette reconnaissance donna lieu au combat de Demuin-Mézières, où l'ennemi fut vigoureusement mené. Le 1er bataillon fut engagé dans cette journée.

Combat de Gentelles.
(26 novembre.)

Le 26, la 2e compagnie (capitaine Jallu) vint à propos soutenir le 20e bataillon de chasseurs, aux prises devant Gentelles avec un ennemi supérieur en nombre.

Bataille d'Amiens.
(27 novembre.)

Le 27 novembre enfin, les têtes de colonnes allemandes venant de Roye débouchèrent contre les positions occupées par nos trois brigades, au sud-est et au sud d'Amiens, sur la ligne de Villers-Bretonneux, Cachy, Gentelles, Boves, Dury. Le premier bataillon occupait Cachy. Attaqué par des forces quadruples, écrasé par le feu de quatre batteries, il tint héroïquement en avant du village. Dans un retour offensif tenté avec trois compagnies, le capitaine Rosseline saisit un fusil, y fixe la baïonnette et se jette en avant de ses hommes ; il tombe, la poitrine percée de deux balles. Les sous-lieutenants Blain et Jouvainroux sont tués à ses côtés ; le lieutenant Lemaitre est grièvement blessé ; le lieutenant Lagrenée est rapporté tout sanglant ; l'avant-bras et le poignet fracassés par une balle.

Le capitaine Dancla, blessé également, mais qui put continuer à combattre, et le lieutenant Leleu, seul officier épargné de ces trois compagnies, rallièrent les débris de leur troupe. Le capitaine Jallu prit le commandement du bataillon qui se replia jusqu'à Cachy, sans que l'ennemi réussit à le déposter de ce village.

Cependant, après quatre heures de lutte, les munitions s'épuisaient, quand ces vaillants soldats furent dégagés par le renfort opportun d'un demi-bataillon du 91e de ligne. A la nuit, le 1er bataillon, toujours maître de Cachy, apprit que Gentelles sur sa droite, Villers-Bretonneux sur sa gauche, étaient évacués. Ces cinq compagnies se trouvaient donc entièrement isolées au milieu de l'armée ennemie.

La situation était grave ; 36 hommes tués, 73 blessés, 9 officiers, sur 13, tués ou mis hors de combat, témoignaient de l'acharnement de la lutte, et réduisaient notablement l'effectif des compagnies.

Aux officiers déjà cités, il faut ajouter MM. Valhen, capitaine, et Pincherelle, lieutenant, qui, malgré leurs blessures, conservèrent le commandement de leurs compagnies. Laissant ses blessés à Cachy, le 1er bataillon réussit néanmoins à se frayer un passage dans les ténèbres, et arriva à 2 heures du matin à Corbie, où il rallia l'armée. M. le général Faidherbe, dans son historique de la campagne du Nord, rend hommage à la résistance héroïque du 1er bataillon dans la journée du 27.

Dans cette même journée, le 2e bataillon fut dirigé d'Amiens sur les tranchées de Dury, où il fit bravement son devoir. Le sergent Virtel, de ce bataillon, fut nommé sous-lieutenant pour

avoir encloué une pièce allemande, avec un soldat du bataillon dont le nom est malheureusement resté inconnu. Le 2e bataillon n'évacua la tranchée que le 28, à une heure du matin ; il dut traverser en toute hâte les rues d'Amiens, déja sillonnées par les éclaireurs ennemis, et put à grand'peine gagner la route d'Arras.

Les deux bataillons se trouvèrent à Béthune, sous les ordres du major DE LINIÈRES.

Organisation définitive du 69e de marche.

Après la retraite d'Amiens, tous les corps avaient été dirigés sur les places du Nord pour se réorganiser.

Le général Faidherbe, appelé au commandement en chef, poussa activement la constitution du 22e corps à trois divisions. On acheva de former les régiments.

C'est dans cette période que le 69e de marche fut définitivement organisé, le 11 décembre, et placé sous les ordres de M. le lieutenant-colonel FOERSTER.

Reprise des opérations. — Combats sur l'Hallue.

Cependant, la majeure partie de l'armée allemande avait poussé d'Amiens vers la Normandie ; elle menaçait Le Havre. Le général Faidherbe, pour faire diversion, reprit l'offensive et se dirigea d'abord sur La Fère, par Ham, qui fut enlevé aux Allemands, puis se rabattit sur Amiens.

Le 17 décembre, toute l'armée était en face d'Amiens, sur la rive gauche de la Somme et sur

la rive droite de l'Hallue. Dans ces fortes positions, elle attendait le choc de l'ennemi, rappelé en toute hâte de Normandie.

On la dédoubla en deux corps (22e aux ordres du général Lecointe, et 23e, général Paulze d'Ivoy) et le général du Bessol, ayant pris le commandement de la 2e division du 22e corps, céda le commandement de sa brigade (1re de la 2e division) au colonel FOERSTER.

M. le lieutenant-colonel PASQUET DE LA BROUE, de l'infanterie de marine, prit le commandement du 69e de marche, et M. le commandant PERRIER fut placé à la tête du 1er bataillon.

Dans ces lignes de l'Hallue, masquées par les villages de Comtay, Pont-Noyelles, Daours, le 69e était à peu près au centre, en face Querrieux.

Combat de Querrieux.
(20 décembre.)

Le général Faidherbe, dans ses rapports, ne fait que mentionner le combat de Querrieux, où la brigade FOERSTER repoussa vivement une reconnaissance ennemie d'environ 2,000 hommes, pendant laquelle les compagnies du 69e placées aux avant-postes firent le coup de feu, ce qui leur coûta plusieurs blessés.

Bataille de Pont-Noyelles.
(23 décembre.)

Son rôle fut plus actif pendant la bataille de Pont-Noyelles, où il figura en première ligne entre Pont-Noyelles et Bussy-les-Daours. Le 2e bataillon y concourut, le soir, à la reprise de

Pont-Noyelles sur les Prussiens. Le bataillon perdit le capitaine HAURAT-CAZENAVE, un des officiers les plus braves et les plus justement estimés de l'armée du Nord[1].

Durant la nuit qui suivit la bataille, les troupes couchèrent sur leurs positions pour constater leur succès. Le froid était excessif, 8 hommes du régiment furent entièrement congelés.

Le 24 décembre, le général Faidherbe, craignant que l'ennemi ne reçût de nouveaux renforts, décida qu'on irait prendre ses cantonnements sur la rive droite de la Scarpe, entre Arras et Douai. A deux heures de l'après-midi, les Prussiens n'ayant fait aucune démonstration, l'armée commença le mouvement de retraite sans être vivement inquiétée.

Marche sur Péronne.

De ces cantonnements, on se reporta vers le Sud le 27 décembre pour s'opposer au siège de Péronne et refouler les troupes ennemies, établies entre Bucquoy et Bapaume.

Combat d'Achiet-le-Grand.
(2 janvier 1871.)

Le 2 janvier, la division du Bessol, parvenue à Ablainzevelle, sur la route de Bucquoy, y faisait halte, quand une grand'garde du 69e fut attaquée par des tirailleurs prussiens. La division prit les armes et se porta vers Achiet-le-Grand, oc-

1. Il avait appartenu à l'armée du Rhin comme sous-lieutenant au 43e.





1871. — Le 69e à l'armée du Nord.

cupé par 2,000 hommes et 3 pièces de canon qui furent délogés après un vif combat. Le 69e était en tête de colonne dans cette affaire où l'ennemi laissa entre nos mains une cinquantaine de prisonniers.

Bataille de Bapaume.
(3 janvier.)

Dans la nuit du 2, les Allemands s'établirent sur la ligne Grévillers, Biefvillers, Favreuil, Beugnâtre, couvrant ainsi les abords de Bapaume.

Le 3, au point du jour, l'armée française se porta à l'attaque. Le général du Bessol donna l'ordre au commandant Perrier (1er bataillon) d'enlever Biefvillers. Biefvillers était le seul endroit offrant sur la plaine une position dominante; sa possession importait également à chacune des deux armées; et tandis que le 1er bataillon s'élançait au pas de course pour s'emparer du village, dans un sens opposé, les Prussiens faisaient converger plusieurs bataillons sur le même point.

La 3e compagnie fut déployée en tirailleurs en avant du 1er bataillon et traversa le village sans rencontrer de résistance; mais arrivée à l'autre extrémité, elle trouva les Prussiens occupés à fortifier les dernières maisons et recevant sans cesse de nouveaux renforts.

Le lieutenant Houtier, de cette compagnie, se fit tuer bravement à la tête de ses hommes; le sous-lieutenant Guttman fut grièvement blessé. Lorsque les quatre autres compagnies du bataillon arrivèrent pour porter secours à la compagnie d'avant-garde, elles trouvèrent celle-ci aux

prises avec l'ennemi dans une mêlée confuse et acharnée.

Il fallut alors, à partir du centre du village, conquérir le terrain pied à pied, maison par maison. A mesure qu'on avançait, la résistance devenait plus sérieuse.

Enfin on arriva au dernier îlot, plus fortement occupé que les autres. Derrière ces maisons se trouvait un grand jardin dont les clôtures dérobaient à la vue du bataillon plusieurs compagnies prussiennes.

La 4e compagnie, pénétrant dans le jardin, fut accueillie par une grêle de balles qui, en un instant, tuèrent une dizaine d'hommes. Alors, mettant la baïonnette au canon, la 4e compagnie s'élança et refoula l'ennemi, qui alla se poster un peu plus loin dans différents enclos plantés de gros arbres.

Le combat se poursuivit avec une fureur incroyable ; les coups étaient échangés presque à bout portant. Pendant ce temps, les débris de la 3e compagnie s'emparaient des jardins situés à gauche, et la 2e compagnie attaquait ceux placés à droite.

Cependant l'ennemi perdait du terrain, et il finit par s'abriter dans un chemin creux conduisant à Bapaume. Après s'être reformé dans cet abri, il dirigea sur Biefvillers plusieurs mouvements offensifs qui furent chaque fois repoussés par les tirailleurs.

La 1re et la 5e compagnie avaient, elles aussi, rempli un rôle actif dans la lutte. Placées à la gauche des trois autres compagnies, et faisant face à d'autres troupes ennemies, elles les avaient repoussées successivement ; et quoique fort maltraitées par l'artillerie prussienne, dont le feu

redoublait d'intensité, elles n'avaient pas reculé un instant.

Vers 1 heure, deux compagnies de chasseurs à pied pénétrèrent dans le village et apportèrent un renfort très utile au 1er bataillon, dont les munitions commençaient à s'épuiser, et qui n'eût pas été en état de repousser un mouvement offensif sérieux.

Vers 2 heures, le général Faidherbe, précédant une forte colonne française, traversa Biefvillers.

En voyant la quantité de cadavres amoncelés en avant du village, il parut étonné de l'acharnement de la lutte. Le 1er bataillon avait perdu le quart de son effectif, mais les pertes des Prussiens étaient quatre fois plus considérables. L'effroi qui les saisit après le combat est devenu légendaire dans la contrée.

« Les défenseurs de Biefvillers ne sont pas des hommes, s'écriaient-ils, mais bien assurément ils sont des diables. »

Sans vouloir discuter cette opinion des Allemands, nous nous bornerons à rappeler que parmi les chefs de cette troupe héroïque, il se trouvait bon nombre d'évadés de Metz, qui préféraient mille fois la mort glorieuse du champ d'honneur aux supplices qui les auraient attendus s'ils étaient tombés vivants entre les mains de leurs ennemis.

Outre MM. Houtier, tué, et Guttman, blessé, dont nous avons parlé plus haut, le bataillon avait perdu M. Hollebecque, grièvement blessé. Ce brave officier, ayant eu dès le début de l'action la cuisse fracassée par une balle, s'assit à terre, saisit un fusil et continua de combattre jusqu'au moment où, ayant reçu une seconde blessure, le délire s'empara de lui.

L'adjudant Simonet fut tué et 120 sous-officiers, caporaux et soldats restèrent sur le terrain. Dans la 2e compagnie seulement, 3 sous-officiers, parmi lesquels se trouvait le sergent-major, furent tués.

Lorsque le 1er bataillon fut relevé dans ses positions, il reçut l'ordre de se porter en soutien du 2e bataillon qui s'élançait à l'attaque de Bapaume.

Le 2e bataillon était resté en soutien jusqu'à 1 heure de l'après-midi. A ce moment, le général du Bessol donna l'ordre au capitaine Peltey, commandant le bataillon, de marcher sur Bapaume.

Précédé d'une ligne de tirailleurs, le 2e bataillon arriva sans difficulté à portée de fusil des premières maisons; puis le colonel Foerster, qui l'avait accompagné, donna au capitaine Peltey l'ordre d'exécuter un changement de front en avant, afin de monter en ordre de bataille à l'assaut du faubourg d'Arras, qui se trouvait à gauche de la direction suivie par le bataillon déployé.

L'attaque du faubourg suivit de près l'exécution de ce mouvement. Malgré la pente assez prononcée du terrain et une fusillade très nourrie des défenseurs du faubourg, les premières maisons et les jardins qui les entouraient furent brillamment enlevés; l'ennemi fut délogé de maison en maison jusque dans l'intérieur de Bapaume. Arrivé à l'entrée de la ville, le capitaine Peltey reçut l'ordre d'arrêter sa marche, et il prit les dispositions suivantes en prévision d'un retour offensif de l'ennemi.

Trois compagnies furent installées dans une fabrique de sucre située entre le faubourg et la

ville, deux autres compagnies furent postées de l'autre côté de la route dans des maisons solidement bâties, enfin la dernière compagnie se porta plus en arrière, afin de rester en communication avec le soutien et les troupes qui occupaient Biefvillers.

Les Prussiens se hâtèrent de construire une forte barricade à l'entrée de la ville et à 20 pas environ des emplacements occupés par le 2e bataillon.

Le colonel FOERSTER fit demander au général commandant la division, s'il devait poursuivre ce premier succès et pénétrer dans Bapaume. Malheureusement, le général en chef avait décidé que, malgré la victoire qu'elle avait remportée, l'armée du Nord se mettrait en retraite.

Il fallut donc retourner sur ses pas et se diriger sur Biefvillers, où le régiment fut cantonné pendant la nuit. Cette journée avait coûté au 2e bataillon une quinzaine d'hommes mis hors de combat.

Le lendemain, l'armée continuait son mouvement rétrograde pour s'établir aux environs de Boileux, à 20 kilomètres au sud d'Arras ; elle y resta jusqu'au 10 janvier.

Marche sur Saint-Quentin.

Le 10, après s'être ravitaillée, l'armée se reporta vers Albert, qu'elle atteignit le 14.

Par ordre du général Lecointe, commandant le 22e corps, le 69e fut déployé en tirailleurs autour de ce bourg pour cerner l'ennemi.

Celui-ci s'enfuit précipitamment en abandonnant quelques prisonniers.

Prévenu que Paris allait tenter un suprême effort, le général Faidherbe résolut de se dérober à l'armée allemande qu'il avait devant lui, et voulut se diriger à marches forcées vers l'Est et le Sud-Est, de manière à arriver rapidement au sud de Saint-Quentin, menaçant ainsi la ligne de La Fère, Chauny, Noyon, Compiègne. Pour la marche de flanc qu'il allait exécuter parallèlement à la Somme, le 69ᵉ eut le rôle glorieux, mais très pénible, de couvrir la colonne.

On quitta Albert le 16, le gros prenant par Sailly, Saillisel-sur-Vermand.

Le 69ᵉ se porta en une marche de 40 kilomètres, par un verglas effroyable, sur Berne, au nord de Vermand. Déjà les Allemands, qui ne s'étaient pas laissé tromper par la démonstration faite dans la direction d'Amiens, avaient la majeure partie de leurs forces réunie entre Ham et Péronne, sur notre flanc droit ; d'où les engagements du 18, où le 69ᵉ devait être largement éprouvé.

Le 18 au matin, le régiment se mit en marche, en queue de la brigade Foerster, et fut désigné pour escorter le convoi du 22ᵉ corps. De toutes parts on voyait surgir des éclaireurs ennemis harcelant la colonne aux distances de 1,000 à 1,200 mètres.

Combat de Beauvois.
(18 janvier.)

Après une distribution de viande à Fléchier, on repartit, le 1ᵉʳ bataillon en queue du convoi, le 2ᵉ en tête.

Vers 10 heures, le convoi traversait Pœuilly,

lorsque le canon se fit entendre vers Beauvois, où l'avant-garde de la division allemande von Kummer était aux prises avec le reste de la brigade Foerster.

Le convoi fit halte, puis poursuivit dans la direction de Caulaincourt; sa situation après ces haltes, qui l'avaient de plus en plus isolé, devenait très critique.

A peu de distance de Caulaincourt, on vit apparaître une ligne de tirailleurs précédant le 23e corps français, qui était accouru de Vermand au bruit du canon. Le général Paulze d'Ivoy, commandant le corps, laissant le 2e bataillon à la garde du convoi, releva de cette mission le 1er bataillon (Perrier) qu'il chargea d'éclairer son flanc droit.

Le commandant Perrier reçut l'ordre de détacher les 4e et 5e compagnies sur Pœuilly, pour assurer les communications en arrière, et de marcher de sa personne avec les trois autres compagnies sur le village de Caulaincourt, où il devait relever un régiment de mobiles du Gard.

Les trois compagnies s'approchèrent sans défiance de Caulaincourt, dont elles étaient éloignées de 2 kilomètres à peine ; elles dépassèrent le château et s'engagèrent dans le village.

Arrivée à hauteur de la première rue transversale, la colonne reçut quelques coups de feu tirés, à très peu de distance, par des soldats installés dans des maisons. Le demi-bataillon s'arrêta ; le commandant Perrier cria aux mobiles de cesser le feu.

Ceux-ci agitèrent leurs mouchoirs et le feu cessa en partie, mais il ne tarda pas à recommencer au milieu d'éclats de voix et de rires

bruyants; des têtes coiffées de bonnets de police apparaissaient à toutes les fenêtres.

Quelques exclamations échappées à ceux de ces soldats qui étaient les plus rapprochés firent cesser toute incertitude; la colonne était tombée dans une embuscade tendue par les Allemands. Ceux-ci, après avoir fait prisonniers les mobiles qui occupaient le village, s'étaient emparés de leurs effets et s'en étaient revêtus.

En même temps un peloton prussien, suivi bientôt de plusieurs autres, s'avançait en ouvrant un feu terrible sur le 1er bataillon.

Tous ceux qui purent échapper à cette fusillade meurtrière se jetèrent à la suite du commandant Perrier dans le parc du château, où ils parvinrent à s'abriter derrière les clôtures. Mais une partie de la troupe fut cernée par les Prussiens et faite prisonnière.

Toutefois, le danger était loin d'être conjuré pour tous ceux qui étaient parvenus à s'échapper; les Prussiens, sans perdre un instant, se rapprochèrent du parc et cherchèrent à couper la retraite aux débris des trois compagnies. A ce moment, un soldat nommé Carpentier, de la 3e compagnie, vint avertir le commandant Perrier qu'ayant habité longtemps le pays, il en connaissait tous les sentiers, et il s'offrit à lui servir de guide, afin d'échapper à la poursuite de l'ennemi.

La petite troupe s'engagea sous bois et, après un assez long détour, parvint à dépister les Prussiens, se dirigea du côté de Vermand, et rejoignit le corps d'armée du général Paulze d'Ivoy au moment où celui-ci battait en retraite devant une effroyable canonnade de l'ennemi. Le commandant Perrier se trouva donc immé-

diatement en première ligne. Mais la nuit était venue, et le combat cessa peu à peu. Le sous-lieutenant Donguy, arrivé le matin même au régiment, fut une des dernières victimes de cette malheureuse journée : il tomba grièvement atteint d'un éclat d'obus. Il ne restait plus, dans le demi-bataillon de droite du premier bataillon, que 3 officiers et 130 hommes environ.

Le 23e corps se mit immédiatement en retraite sur Saint-Quentin et fut rallié pendant la nuit par les débris des 4e et 5e compagnies du 1er bataillon qui, ainsi que nous l'avons dit plus haut, avaient été envoyées à Pœuilly par ordre du général Paulze d'Ivoy.

Ces deux malheureuses compagnies avaient été également fort éprouvées pendant la journée, à la suite d'incidents que nous allons brièvement raconter.

A son arrivée, la 4e, commandée par le capitaine Pincherelle, prit position au nord du village de Pœuilly. Les Prussiens ne tardèrent pas à faire une démonstration offensive ; la ligne compacte de leurs tirailleurs s'approcha jusqu'à 7 ou 800 mètres du village et fut arrêtée par le feu de la 4e compagnie. Mais cette trêve fut de courte durée, et une quantité d'obus vint enflammer une grande partie des maisons. Les Prussiens, jugeant l'attaque suffisamment préparée, ne tardèrent pas à donner l'assaut.

Les tirailleurs durent céder le terrain et se réfugier dans l'intérieur de Pœuilly, où ils trouvèrent le capitaine Dancla, avec une section de la 1re compagnie restée en soutien. Ce faible détachement s'efforçait de contenir l'ennemi, qui était entré en même temps dans le village par l'extrémité opposée.

Toute résistance devenait impossible, et la retraite même paraissait impraticable. Le capitaine Pincherelle, complètement à découvert devant un flot d'ennemis qui le serraient de toutes parts, brûlait ses dernières cartouches : frappé au front d'une balle tirée à bout portant, il tombait bientôt en héros laissant la mémoire d'un soldat d'élite, d'un chef intelligent et aimé de tous.

Le lieutenant étant blessé, le commandement de la 4e compagnie revenait au sous-lieutenant Giraud, dont l'énergie et l'intelligence, dans ces circonstances critiques, ne sauraient être trop louées.

Comme il se dirigeait vers le sud du village, il va donner à un tournant de route contre une haie derrière laquelle se dresse subitement un peloton ennemi. « *Rendez-vous !* » lui crie son chef qui le juge perdu. « *Feu !* » répond le sous-lieutenant Giraud, qui avait auprès de lui le sergent-major Magnin ; puis, sans perdre de temps, sous une décharge meurtrière, il se précipite avec sa troupe dans une petite ruelle perpendiculaire à la haie. A l'extrémité, c'est encore l'ennemi, mais moins nombreux ; on le bouscule et on gagne la campagne : les vêtements troués de plusieurs balles, le sous-lieutenant Giraud avait alors avec lui une vingtaine d'hommes.

Là il retrouva le capitaine Dancla qui, de son côté, était parvenu à se dégager non sans être blessé pour la deuxième fois depuis le commencement de la campagne.

Un parti de cavalerie, composé d'une cinquantaine de uhlans, ne tarda pas à s'élancer sur ses traces. Le capitaine Dancla, formant sa troupe

en demi-cercle, laissa la cavalerie s'approcher jusqu'à la distance de 200 mètres, puis, après avoir recommandé le plus grand calme à ses hommes, il fit exécuter un feu à commandement qui coucha par terre une vingtaine de chevaux et de cavaliers, pendant que le reste du peloton, après avoir tournoyé un instant, rebroussait chemin précipitamment. Le capitaine Dancla ne fut plus inquiété et put rejoindre les autres compagnies du bataillon.

La 2e section de la 5e compagnie avait été envoyée, sous le commandement du sous-lieutenant Roure, pour défendre un petit bois situé en avant du village. Malheureusement, le nombre des défenseurs était trop restreint pour arrêter l'effort de l'ennemi.

Tous furent tués, blessés ou faits prisonniers, à l'exception de trois hommes qui, ayant à leur tête M. Roure, se dirigèrent, à travers mille dangers, sur un bataillon du 33e de marche qui combattait à quelque distance.

M. Roure ne put rejoindre le régiment que le lendemain matin.

Dans cette journée, le 2e bataillon, qui restait seul à la garde du convoi, avait été également éprouvé.

Il eut à subir de vigoureuses attaques de tirailleurs et un feu violent d'artillerie. Lorsqu'il atteignit Roupy dans la soirée, le sous-lieutenant Léonard avait été tué ; M. Leleu, capitaine, Millet et Bloch, sous-lieutenants, avaient été blessés ; M. de Chambonas, lieutenant, contusionné ; en outre 20 hommes avaient été tués et 34 blessés.

Bataille de Saint-Quentin.
(19 janvier.)

Le 1er bataillon arriva pendant la nuit, exténué de fatigue, dans la ville de Saint-Quentin, où il fut cantonné. Le 19 au matin, après avoir reçu des munitions, il fut dirigé sur la gare, et de là sur le village de Gauchy, afin de se porter au-devant des Prussiens qui marchaient sur la ville.

La division du Bessol étant trop éloignée, le général Derroja prit le bataillon sous ses ordres et le plaça en soutien jusque vers 3 heures de l'après-midi.

A ce moment, il fut envoyé pour défendre le chemin de Grugies à La Fère. De nouveaux renforts arrivant sans cesse à l'ennemi, celui-ci, dans un dernier élan, fit céder toutes les lignes françaises.

Le 1er bataillon recula jusqu'à l'entrée du faubourg d'Isle, sous une pluie de projectiles partis des batteries d'Itancourt. Chassé successivement de ses barricades, il recula jusqu'à l'extrémité opposée de la ville et le bombardement commença. L'armée française refoulée de tous côtés, battit en retraite sur Cambrai et le Cateau, où elle arriva le lendemain.

Le 2e bataillon avait quitté Roupy à 4 heures du matin, et était venu se déployer en tirailleurs en avant du village de Grugies. Il tint toute la journée malgré les efforts multipliés de l'ennemi. A 4 heures et demie seulement, il battait en retraite. Pendant ce mouvement, le capitaine Peltey fut grièvement blessé et ne put être em-

porté que grâce au dévouement de l'adjudant Broudin.

Le régiment se reforma à Cambrai. Il ne restait qu'environ 25 hommes par compagnie.

L'armistice signé, l'effectif du régiment fut renforcé en premier lieu d'un détachement d'officiers, de sous-officiers et de soldats envoyés par le dépôt du corps, alors à Dunkerque, et en second lieu par l'incorporation de 150 mobiles du Nord, ce qui porta à 60 hommes l'effectif de chaque compagnie.

Le 17 février, le régiment était dirigé sur Dunkerque.

Siège de Péronne.
(18 décembre 1870 — 10 janvier 1871.)

Nous avons dit, au commencement de ce récit, qu'à l'approche des Prussiens, une compagnie du dépôt du 43e de ligne avait été dirigée sur Péronne, et que lors de la formation du 1er bataillon du 69e de marche, elle y avait été comprise avec le rang de la 6e compagnie. Elle était commandée par le lieutenant Leroy, et comprenait : 1 sous-lieutenant, M. Rouiller, 1 sergent-major, 1 fourrier, 5 sergents, 10 caporaux, 4 tambours, 125 hommes et une vingtaine d'ouvriers et d'éclopés.

On avait confié à ce détachement l'escorte et la garde du magasin du corps. La compagnie fut partagée en deux détachements.

Le premier, sous les ordres du lieutenant Leroy, composé d'hommes déterminés, fut organisé en section franche.

Le second fut placé sous le commandement du sous-lieutenant.



Pendant le mois de novembre, la compagnie empêcha les réquisitions de l'ennemi dans un rayon de 10 à 15 kilomètres de la place.

Elle dirigea heureusement sur Cambrai le convoi renfermant le magasin, et sauva ainsi pour plus d'un million d'effets de toute nature.

Le 13 décembre, M. Leroy réussit à ramener d'Achiet-le-Grand un convoi de 500,000 cartouches.

Le 27 décembre, une reconnaissance de 24 hommes de la compagnie et de 40 mobiles fut confiée à M. Leroy ; ayant fractionné sa troupe en deux détachements, il enleva avec l'un un poste de uhlans, et ne se retira que devant un parti ennemi fort de 500 hommes environ.

Le second détachement, sous les ordres du sergent Jacques, alla établir trois embuscades au village de Doingt. Attaqué à son tour et sur le point d'être enveloppé, il fut dégagé par M. Rouiller et ses 50 hommes.

Furent cités : M. Rouiller, sous-lieutenant ; Jacques et Cointet, sergents ; Hispa, Corneille et Serres, caporaux ; Henriette, Chambre et Journée, soldats ; Bernauer, clairon.

Le 28 décembre, le bombardement de Péronne commença ; deux sommations furent faites à la ville, mais en vain. Le 2 janvier, le feu de l'ennemi redoubla d'intensité ; 50 maisons brûlaient. Le caporal Hébert, les soldats Chambre et Henriette furent cités pour acte de probité. Le 7 janvier eut lieu une dernière sortie, pendant laquelle le détachement enleva 30 chevaux et deux voitures d'armes et de munitions. Le 10, la ville capitulait.

---

§ V. — Campagne de 1871 devant Paris.

Nous avons laissé le 69e de marche au moment où il se dirigeait par voie ferrée sur Dunkerque, après avoir complété ses effectifs à Cambrai. Le régiment s'embarqua le 18 février à Dunkerque pour Cherbourg, où il fut désigné pour faire partie de l'armée de la Loire. Le 5 mars, après différents cantonnements, le 22e corps fut dissous, et le régiment reçut l'ordre de se tenir prêt à partir pour être incorporé dans l'armée de Paris.

Il forma, avec les 67e et 68e, la brigade Wolff, de la division de Maud'huy.

Départ pour l'armée de Paris.

Dirigé le même jour sur Paris, le 69e campa le 6 à Mantes, le 7 à Poissy. Le 8 mars, il traversa Saint-Germain, alors occupé par les Prussiens, et arriva à Paris vers 8 heures du soir : jusqu'au 18, il occupa l'avenue de l'Empereur, près du Trocadéro. Là, le régiment reçut l'ordre de renvoyer les libérés et les engagés pour la durée de la guerre ; on compléta ses effectifs avec une partie des 111e, 112e et 139e de marche ; il fut porté ainsi à 1,500 hommes environ. Un nouveau bataillon fut créé pour remplacer l'ancien, rentré sous la dépendance du Ministre de la marine ; le commandement de ce nouveau bataillon fut donné par intérim au capitaine Leroy, du 2e bataillon.



Journée du 18 mars.

Le 18 mars, le général Vinoy, commandant l'armée de Paris, voulant reprendre aux gardes nationaux les batteries accumulées sur les buttes Montmartre, le régiment fut placé entre le pont d'Austerlitz et la place de la Bastille pour y empêcher les attroupements. Le peu de munitions qu'il possédait (3 cartouches par homme environ) fit qu'on ne l'employa pas à de plus importantes opérations.

Dans l'après-midi, l'aide de camp du général Wolff vint conduire le régiment d'abord aux Invalides, puis au Luxembourg, où il dut attendre de nouveaux ordres. Le soir, on apprit que l'armée régulière quittait Paris et se dirigeait sur Versailles ; aucun ordre de départ n'avait été envoyé.

Le 19 au matin, le régiment se trouva cerné dans le jardin du Luxembourg par plusieurs bataillons de la garde nationale. Le capitaine Jallu obtint du lieutenant-colonel de la Broue la permission de se rendre à Versailles pour informer le général en chef de la situation précaire dans laquelle se trouvait une section d'artillerie et le régiment enfermé dans les jardins. Parti sous un déguisement, le capitaine Jallu accomplit sa mission et revint, porteur d'un ordre écrit qui enjoignait au commandant du régiment de se diriger sur Versailles.

Le lieutenant-colonel de la Broue ayant quitté le régiment, le commandement fut exercé provisoirement par le commandant Perrier.

Les fédérés sommèrent le commandant Per-

Le 69e quitte le Luxembourg (Paris).

1871.



RIER de déposer les armes, et à la suite du refus qu'ils essuyèrent, ils envoyèrent, le 21 mars, l'ex-lieutenant de vaisseau Lullier, qui avait pris le titre de *Général en chef de l'armée de Paris,* accompagné de plusieurs bataillons, renouveler leur sommation. Le commandant du régiment ne voulut accepter aucune des conditions qui lui étaient faites, et annonça aux fédérés son départ du Luxembourg pour le lendemain à midi. Ne voulant pas verser le sang sans y être contraint, il fit encore plusieurs tentatives de conciliation, qui demeurèrent sans résultat.

Le 22 mars, à 11 h. 1/2, le régiment était sous les armes et se mettait en marche à midi et quart. L'attitude ferme du chef du régiment lui fit ouvrir les grilles du jardin sans coup férir.

Le commandant PERRIER marchait vers la porte de Versailles : renseigné par un inconnu sur les forces qui gardaient les portes de la ville, il se dirigea sur la porte Maillot faiblement défendue.

Le fédéré qui commandait le poste, menacé d'être passé par les armes s'il n'abaissait le pont-levis, et intimidé par la vue des troupes régulières, ouvrit le passage [1]. Le 69e était sauvé, grâce à l'énergie de son chef. Il gagna Versailles par Neuilly et Puteaux et alla camper à Satory.

L'Assemblée nationale vota des félicitations au 69e régiment de marche, dont la conduite avait été digne des plus grands éloges ; le com-

---

1. Le capitaine HÉRANNÉ, dont la compagnie tenait la tête, commanda : « Baïonnette..... on ! » ; cela suffit.

mandant PERRIER fut nommé lieutenant-colonel et maintenu au régiment.

Le 30 mars, le colonel AMELLER, du 66e de ligne, prit le commandement du 69e de marche.

Du 9 au 24 avril, il prit différents cantonnements et s'établit en dernier lieu à Asnières.

Le 24, il se mit en route pour les avant-postes d'Asnières, où il se trouva en première ligne.

Une compagnie d'éclaireurs fut formée au moyen de volontaires et reçut pour chefs MM. NANTY, capitaine ; ELIET, lieutenant ; ROURE et GIRAUD, sous-lieutenants.

Le 1er bataillon fut placé sur la rive gauche, en aval du pont du chemin de fer, dans le parc de la propriété Cogniard ; les deux autres bataillons s'étendirent en arrière des maisons qui bordent le quai jusqu'à l'église et jusqu'au pont de Clichy.

Cinq batteries fédérées, installées sur la rive droite, et de nombreux tirailleurs postés dans les maisons situées sur le bord de l'eau, tirèrent presque sans interruption sur les positions d'Asnières, éloignées à peine de 250 mètres.

Le 1er bataillon (commandant MARTIN) était de beaucoup le plus exposé ; à peine abrité de la vue de ses adversaires par un mur de 2 mètres d'élévation, il se hâta de construire des tranchées assez profondes qui le préservèrent des projectiles de l'ennemi.

Le 24 avril, les 1re et 4e compagnies repoussèrent une attaque des fédérés, qui étaient parvenus à traverser la Seine en face de Saint-Ouen.

Le tablier du pont du chemin de fer avait été enlevé ; mais, se hissant sur les charpentes en fer qui joignaient les travées, les fédérés profitaient de l'obscurité de la nuit pour se glisser

jusqu'à la rive gauche et, de là, tirer sur les embuscades placées à l'entrée du pont et près des bâtiments de la gare. Dans la nuit du 25 au 26 avril, le caporal LAFARGUE et 4 hommes déterminés, les nommés QUESNEL, NEYMARCK, GAGNE et VIARDOT, se glissèrent à leur tour sur les premières travées du pont, attendirent les fédérés, en tuèrent 5 ou 6 qui furent précipités dans l'eau et mirent le reste en fuite. A partir de ce moment, les embuscades ne furent plus inquiétées.

Les ponts en maçonnerie d'Asnières et de Clichy avaient été rompus ; mais, pendant qu'ils occupaient Asnières, les fédérés avaient établi un pont de bateaux au-dessous de celui du chemin de fer, aux travées duquel il était relié par une quinzaine d'amarres.

Lors de la reprise d'Asnières par les troupes régulières, ce pont de bateaux avait permis aux fédérés de regagner Clichy; et afin d'interrompre le passage du côté d'Asnières, ils avaient ensuite détaché de la rive gauche une longueur de pont d'environ 20 mètres, qu'ils avaient attirée de leur côté sur la rive droite.

Ce moyen de communication était une menace continuelle pour les défenseurs de la rive gauche, qui, maintes fois, avaient dû repousser des attaques hardies des fédérés.

On avait à plusieurs reprises essayé de le détruire, mais ces tentatives avaient échoué, grâce à la vigilance du poste ennemi établi à Clichy, et aussi parce qu'aux avant-postes de la rive gauche, dans la crainte d'attirer de ce côté l'effort de l'ennemi, on n'envoya jamais une seule pièce d'artillerie.

Dans la nuit du 25 au 26 avril, le lieutenant

Eliet, le sergent-major Mangin et le sergent Bonnaud, résolurent de couper les amarres du pont de bateaux.

Se jetant à la nage, ils atteignirent heureusement l'extrémité du tablier, et ne conservant intacte que la première amarre, ils coupèrent toutes les autres, de manière que sous l'impulsion du courant, le pont, décrivant un quart de cercle, vint se placer le long de la rive gauche, à côté des embuscades du régiment.

Toute crainte de surprise avait disparu, et les avant-postes d'Asnières pouvaient désormais à leur tour disposer d'un moyen facile de passage sur la rive droite.

Le lieutenant Eliet et le sergent-major Mangin furent décorés pour cet acte de courage; le sergent Bonnaud reçut la médaille militaire.

Le régiment quitta, le 27 avril, les avant-postes d'Asnières, et, jusqu'au 21 mai, il ne fit que changer d'emplacements.

Dans la soirée du 21, la nouvelle de l'entrée des troupes à Paris arriva au camp; le régiment quitta la Malmaison et se dirigea sur Paris. Il s'établit entre la porte de Courcelles et la porte Maillot.

Le 23 mai, la brigade fut sous les armes avant le point du jour et longea les fortifications, se dirigeant vers les buttes Montmartre.

Le général de division vint annoncer au régiment que, confiant dans sa bravoure et sa vigueur, il lui avait réservé l'honneur de monter le premier à l'assaut des buttes.

Assaut des buttes Montmartre.

Les fédérés avaient barricadé toutes les rues donnant accès au plateau. L'avant-garde du régiment triompha de tous ces obstacles et parvint à s'établir dans les tranchées que les fédérés avaient construites en prévision d'une attaque venant de l'intérieur de Paris.

Poursuivant sa marche, le régiment arriva à l'église Saint-Pierre, point culminant des buttes, et y hissa le drapeau tricolore.

Dans cette brillante affaire qui ne coûta au régiment qu'une dizaine d'hommes blessés, le 69e de marche s'empara d'un drapeau, de 103 pièces de canon, d'un parc d'artillerie et d'une grande quantité de munitions.

6 militaires du régiment furent cités à l'ordre de l'armée pour leur belle conduite pendant les opérations du siége de Paris.

MM. Jubert et Nanty, capitaines ; Eliet, lieutenant ; Magnien, sous-lieutenant ; Schmitt, caporal, et Petit, caporal.

Le 3 juillet, le colonel Ameller, nommé général de brigade, fut remplacé par M. Biadelli, lieutenant-colonel du 38e de marche.

Le 8 septembre, le 69e de marche et le 69e de ligne fusionnèrent.

Le régiment était alors à Rueil ; il quitta cette garnison pour se rendre à Courbevoie, où il resta jusqu'au 28 mars 1872, époque à laquelle il rentra dans Paris.

Le 7 janvier 1873, M. le lieutenant-colonel Louis, du 108e de ligne, était nommé au commandement du régiment, en remplacement de

M. le colonel Biadelli, qui venait de succomber à la suite d'une chute de cheval. Dans le courant de juillet, le 4e corps de l'armée de Paris ayant été désigné pour tenir garnison dans l'Est, le régiment s'installa d'abord à Toul, avec détachements à Nancy et à Lunéville, et, l'année suivante, la portion active était transférée à Nancy, le dépôt restant à Toul, où il est encore.

---

§ VI. — Historique du dépôt.

Nous avons déjà dit qu'au moment où les bataillons actifs du 69e quittaient Paris pour se rendre à l'armée du Rhin, le dépôt du régiment tenait garnison à Laval.

Il se composait de 6 compagnies : les 7e et 8e compagnies de chacun des trois bataillons actifs, et de la compagnie hors rang.

17 compagnies nouvelles furent formées, dans les diverses garnisons affectées au dépôt, pendant le cours de la campagne.

A Laval, le dépôt forma, le 14 juillet, 4 compagnies, et, le 13 août, 2 autres compagnies qui, réunies aux premières, composèrent le 4e bataillon du 69e. Ce bataillon passa au 10e régiment de marche à Paris. Le 3 septembre, furent organisées 2 compagnies provisoires, formant dépôt. Une autre compagnie provisoire fut créée le 4 octobre, et envoyée au 38e de marche au Mans.

Le 7 octobre 1870, le dépôt, composé de la compagnie hors rang et de 2 compagnies provisoires, quitta la garnison de Laval pour se rendre à Lyon. Dans cette ville, le dépôt forma, le 8 octobre, 3 nouvelles compagnies, qui furent dirigées sur le 49e de marche, et, le 25 octobre, 3 autres compagnies, qui furent envoyées au 57e de marche.

Le 7 novembre 1870, le dépôt, composé de la compagnie hors rang et de 2 compagnies provisoires, quitta Lyon et se rendit à Marseille, où il forma, le 8 novembre, 4 compagnies,

dont 2 passèrent au 62e de marche et 1 au 91e de marche. La dernière compagnie resta au dépôt du 69e.

Le 11 mars 1871, le dépôt, composé de la compagnie hors rang, de 2 compagnies provisoires et de la compagnie formée le 8 novembre de l'année précédente, quitta Marseille pour aller s'établir au camp des Alpines, où il séjourna huit jours, puis au camp d'Eyguières, où vinrent se grouper successivement les officiers, sous-officiers et soldats du 69e rentrant de captivité.

Du camp d'Eyguières, le dépôt fut désigné pour occuper la garnison d'Auxerre, pendant que les bataillons se réorganisaient à Paris.

CONCLUSION.

Ici s'ouvre une nouvelle période qui n'a encore été qu'une période modeste de travail et de relèvement. Nul doute que le 69e actuel ne l'illustre un jour par des hauts faits dignes de ses devanciers.

On relira alors avec respect les noms des différents chefs qui se sont consacrés, depuis 1870, à en faire un régiment dévoué au pays, instruit et discipliné.

Ces colonels sont :

MM. Ameller, 30 mars au 3 juillet 1871.
Biadelli, 3 juillet 1871 au 7 janvier 1873.
Louis, 8 février 1873 au 10 novembre 1878.
Poilloüe de Saint-Mars, du 10 novembre 1878 au 7 décembre 1883.
Desfrançois de Ponchalon, 7 décembre 1883 au 25 septembre 1885.
Travailleur, 25 septembre 1885.

Ils viennent clore une longue et glorieuse liste, qui trouve sa place naturelle à la suite de l'historique du régiment.



État nominatif des colonels ayant commandé le 69e régiment d'infanterie.

NOMS.	DATE de la nomination au grade DE COLONEL dans le régiment.	CAMPAGNES faites avec LE RÉGIMENT.	BLESSURES reçues AU RÉGIMENT.	OBSERVATIONS.
DALOUST.	21 vent. an V.	Camp. d'Italie.	»	
BARTHÉLEMY. . .	? an VI.	— d'Égypte.	Tué à Naplouse.	
BRUN	14 prairial an VIII.	— d'Égypte.	»	Général de brigade le 10 fév. 1807.
FRIRION	10 févr. 1807.	— de Prusse et d'Espagne.	Blessé à Friedland et Pozzo-Bello.	Général de brigade le 22 juin 1811.
GUINAND.	22 juin 1811.	Camp. d'Espagne.	Tué à Espelette.	
HERVÉ.	22 déc. 1813.	— de France.	»	Retraité le 9 décembre 1815.
MONNERET. . . .	22 mars 1814.	— de France.	»	Admis à la retr.
DESHAYES DE MONTIGNY . . .	11 oct. 1840.	»	»	Passé en 1848 dans le corps de l'intendance.
DE ROBILLARD. .	30 mai 1848.	»	»	Nommé commandant de la place de Perpignan.

DANNER	2 avril 1851.	»	»	Mis en non-activité pour infirmités temporaires.
MITTENHOF. . . .	7 février 1851.	»	»	Passé major de l'hôtel des Invalides.
DOMON	12 avril 1855.	Camp. de Crimée.	»	Admis à la retr.
MATHIEU DE SAINT-FRÉMONT	22 janv. 1858.	»	»	Admis à la retr.
COURSON.	11 avril 1860.	— de Rome.	»	Mort à Viterbe.
LE TOURNEUR . .	27 janv. 1866.	— contre l'Allemagne, 1870.	»	Général de brigade
AMELLER	30 mars 1871, venu du 66e régiment.	Camp. de 1871 devant Paris.	»	Général de brigade le 3 juill. 1871.
BIADELLI	3 juillet 1871.	Camp. de 1871 devant Paris.	»	Mort à la suite d'une chute de cheval.
LOUIS	7 février 1873.	»	»	Général de brigade le 2 nov. 1878.
DE POILLOÜE DE SAINT-MARS . .	2 nov. 1878.	»	»	Général de brigade le 5 déc. 1883.
DESFRANÇOIS DE PONCHALON . .	5 déc. 1883.	»	»	Passé au 126e régiment d'inf.
TRAVAILLEUR . .	28 oct. 1885.	»	»	

État des officiers faisant partie du régiment en 1840.

ÉTAT-MAJOR

M. Deshayes de Montigny, colonel.

MM. Bonnet, chef de bataillon.
de la Garde de Chambonas, chef de bataillon.
de Brossard, chef de bataillon.
Mouthon, major.
Leroy, capitaine adjudant-major.

MM. Foubert, capitaine adjud.-major.
Legros, capitaine adjud.-major.
Lemaire, capitaine trésorier.
de Thoury, capitaine d'habill.
Guériot, porte-drapeau.
Clémeur, lieutenant d'état-maj.

Capitaines.	*Lieutenants.*	*Sous-lieutenants.*
MM.	MM.	MM.
Spickert.	Drieu.	Legoazre de Toulgoët.
Burot.	Passot.	de Platel du Plateaux.
Durand.	Latour.	

Mathieu.	Bonnard.	Hardy.
Varnier.	Chevanne.	Durutte.
Levans.	Beaurain.	Fririon.
Lagarde.	Chapdelaine.	Morin.
Lòngchamps.	Héraud.	Hardy.
Buisson.	Bianconi.	Guériot.
Vaudel.	Péril.	Myttre.
Thau.	Castagnier.	Jourdan.
Hattier.	Jardin.	Boban.
Huot.	Chauchard.	Pierre.
Fils.	Vincent.	Collin.
Dupond.	Cabut.	Viard.
Lemoyne.	Davout.	Fille.
Planès.	Tapoul.	Boulzaguet.
Lartigues.	Lebeau.	Godin.
Duparc.	Poirier.	Richard.
Tirard.	Olivier.	Delanoue.
Guillot.	Rigault de Cazanove.	La Couture.
Huttin-Lavalette.	Ledieu.	Mainguet.
Lacroix.		De Laclos.

État des officiers faisant partie du régiment en 1870.

ÉTAT-MAJOR

MM. Le Tourneur, colonel.
Bessières de la Jonquière, lieutenant-colonel.

MM. Crémieux, chef de bataillon.
Carcanade, chef de bataillon.
Ragot, chef de bataillon.
Allard, major.
Carbonnier, capitaine adjudant-major.

MM. Wolff, capitaine adjudant-major.
Moch, capitaine adjudant-major.
Muzac, capitaine instruct. de tir.
Verdale, capitaine trésorier.
Bourcier, capitaine d'habillem.
Le Leurch, porte-drapeau.

Capitaines.	*Lieutenants.*	*Sous-lieutenants.*
MM.	MM.	MM.
Jougla.	Cange.	Coittant.
Vignaux.	Leroy.	Le Leurch.
Droisy.	Vergnon.	Lechevalier.

Gazielly.	Condussier.	Barazer Lannurien.
Giraud.	Tesson.	Prignot.
Laborde.	Audran.	Ambrosini.
Quivy de Létang.	Vaillant.	Debranc.
Puig.	Février.	Bourguignon.
de Coatgoureden.	Urion.	Calendini.
Bernard.	Aragon.	de Cornulier Lucinière.
Biautte.	Godard.	Drouet.
Perrin.	Masson.	Saint-Gilles.
de Beaurepaire-Berrion.	Athénas.	Bermond.
Cantié.	Masson.	Deleau.
Sorlin.	Ober.	de Mauduit du Plessix.
Drifort.	Mollard.	Puig.
Cairol.	Martin.	Escalier.
Reynaud.	De Bininger.	Latour d'Affaure.
Petit.	Radiguet.	Cuvellier.
Adam.	Pagit.	Haas.
de Cantillon.	Féron.	Burger.
Dugratoux.	Françoise.	Lemoine.
Lebel.	Schuby.	Tourné.
Champs.	Poupinet.	de Valori.
		Moullart de Vilmarest.
		Keller.

État des officiers faisant partie du régiment en 1890.

—

ÉTAT-MAJOR.

MM. Travailleur, colonel.
Broussier, lieutenant-colonel.
L'Hoste, major.
Febvre, médecin-major de 1re classe.
Langlet, capitaine trésorier.
Garnier, capitaine d'habillement.
Favier, médecin-major de 2e classe.
Girat, lieutenant-officier payeur.
Sanbourra, sous-lieutenant porte-drapeau.
David, chef de musique.
Sturel, médecin aide-major de 2e classe.

1er *bataillon.*

MM. Marchal, chef de bataillon.
Delcominète, capitaine adjudant-major.

1re compagnie.

MM.
Cherrey, capitaine.
Claverie, lieutenant.
Rouyer, sous-lieutenant.
Boileau, sous-lieutenant.

2e compagnie.

Janin, capitaine.
Simonin, lieutenant.
Courtot de Cissey, lieut.
Leproux, sous-lieuten.

3e compagnie.

MM.
Petit-Jean Roget, capit.
Laurichesse, lieutenant.
Mercuzot, sous-lieuten.
Lussan, sous-lieutenant.

4e compagnie.

Charreyre, capitaine.
Duperrier, lieutenant.
Pozzo di Borgo, s.-lieut.
Cayet, sous-lieutenant.

2e *bataillon.*

MM. Aubert, chef de bataillon.
Viard, capitaine adjudant-major.

1890. — Clairon et tambour, tenue de campagne.



1re *compagnie.*

MM.

De Pérusse des Cars, cap.
Brisach, lieutenant.
Maquet, sous-lieuten.
Magnien, sous-lieuten.

2e *compagnie.*

Deveyey, capitaine.
Lionne, lieutenant.
Caillet, lieutenant.
Grangié, sous-lieuten.

3e *compagnie.*

MM.

Baticle, capitaine.
Devisch, lieutenant.
Sylvestre, sous-lieut.
Barthélemy, sous-lieut.

4e *compagnie.*

Raynier, capitaine.
Colard, lieutenant.
Jennesseaux, sous-lieut.
Souligne, sous-lieuten.

3e *bataillon.*

MM. Hirn, chef de bataillon.
Coquinet, capitaine adjudant-major.

1re *compagnie.*

MM.

Place, capitaine.
Eudes d'Eudeville, lieutenant.
Hubert, sous-lieutenant.
Valentin, sous-lieuten.

2e *compagnie.*

Giraud, capitaine.
Vuarnet, lieutenant.
Duprat, sous-lieutenant.
Lecomte, sous-lieuten.

3e *compagnie.*

MM.

De Méric de Bellefon, capitaine.
Gomiot, lieutenant.
Grené, sous-lieutenant.
Pierron, sous-lieuten.

4e *compagnie.*

Weulf, capitaine.
Pénicaut, lieutenant.
Humblot, sous-lieuten.
Obtel, sous-lieutenant.

Cadre complémentaire du 4e bataillon.

M. Bezançon, chef de bataillon.

1re *compagnie.*

MM.

Barthélemy, capitaine.
Gaucher, lieutenant.

2e *compagnie.*

Lamotte, capitaine.
Potel, lieutenant.

3e *compagnie.*

MM.

Burguet, capitaine.
Gilbert, lieutenant.

4e *compagnie.*

Jehanne, capitaine.
Willemin, lieutenant.

OFFICIERS SURNUMÉRAIRES.

MM. Lajugie, lieutenant.
Colas, lieutenant.
Colombet, sous-lieutenant.

Officiers du 69e régiment d'infanterie tués ou blessés depuis l'année 1792 [1].

Campagne d'Italie (1796-1797).

André, lieutenant. — Blessé le 16 thermidor an IV à Castiglione, le 16 vendémiaire an V à Mantoue.

Argence, lieutenant. — Blessé le 3 frimaire an V à La Favorite.

Baillit, capitaine. — Tué le 18 germinal an V à Lientz (Tyrol).

Collet, capitaine. — Blessé le 2 frimaire an IV à l'attaque de la redoute de Saint-Bernard.

Crouet, capitaine. — Tué le 7 brumaire an V à Mantoue.

Dubois, lieutenant. — Blessé le 26 nivôse an V à Saint-Georges.

Geoffroy, capitaine. — Blessé le 2 floréal an IV à Mondovi, tué le 18 germinal an V à Lientz (Tyrol).

Giraud, lieutenant. — Blessé le 16 thermidor an IV à Castiglione.

Laduzée, sous-lieutenant. — Tué le 2 floréal an IV à Mondovi.

Lantier, sous-lieutenant. — Blessé le 25 germinal an IV à Batifolo.

Lavagne, lieutenant. — Blessé le 16 thermidor an IV à Castiglione.

Leroy, capitaine. — Blessé le 10 vendémiaire an IV à Borghetto.

---

1. Les noms sont rangés, dans chaque campagne, par ordre alphabétique.

Millet, sous-lieutenant. — Tué le 7 brumaire an V à Mantoue.
Moulin, lieutenant. — Blessé le 2 floréal an IV à Mondovi.
Mouton, lieutenant. — Blessé le 26 nivôse an V à Saint-Georges.
Paris, lieutenant. — Blessé le 2 floréal an IV à Mondovi.
Pauly, capitaine. — Blessé le 2 floréal an IV à Mondovi.
Petitfrère, lieutenant. — Blessé le 3 frimaire an V à Saint-Georges.
Raynaud, capitaine. — Tué le 2 floréal an IV à Mondovi.
Seguin, lieutenant. — Blessé le 26 nivôse an V à Saint-Georges.
Sibert, capitaine. — Blessé le 2 floréal an IV à Mondovi.
Tardieu, lieutenant. — Blessé le 2 floréal an IV à Mondovi.
Thevis, sous-lieutenant. — Blessé le 1er floréal an IV à Saint-Michel.

Campagne d'Égypte (1798-1801, an VI-an IX).

Aiguier, capitaine. — Blessé le 17 floréal an VII à Saint-Jean-d'Acre.
Aubry, capitaine. — Blessé le 14 thermidor an VI à Alexandrie.
Armand, sous-lieutenant. — Blessé le 7 thermidor an VII à Aboukir.
Bahourd, sous-lieutenant. — Blessé le 30 ventôse an IX à Alexandrie.
Chavan, lieutenant. — Tué le 24 germinal an VII au siège de Saint-Jean-d'Acre.
Charpentier, lieutenant. — Blessé le 30 ventôse an VII à Alexandrie.
Chaumet, lieutenant. — Blessé le 19 germinal an VII à Saint-Jean-d'Acre.
Delpech, lieutenant. — Blessé le 24 germinal an VII à Saint-Jean-d'Acre.

Giroux, lieutenant. — Blessé le 19 germinal an VII à Saint-Jean-d'Acre.

Godard, adjudant-major. — Tué le 1er thermidor an VII à Aboukir.

Gondouin, lieutenant. — Blessé le 17 ventôse an VII à Jaffa.

Grosset, capitaine. — Blessé le 26 floréal an VII à Saint-Jean-d'Acre.

Lecureux, sous-lieutenant. — Blessé le 30 ventôse an IX à Alexandrie.

Liénard, lieutenant. — Blessé le 30 ventôse an IX à Alexandrie.

Meignan, capitaine. — Blessé le 26 floréal an VII à Saint-Jean-d'Acre.

Monoyer, capitaine. — Blessé le 30 ventôse an IX à Alexandrie.

Moreaux, lieutenant. — Tué le 14 messidor an VI à la prise d'Alexandrie.

Morin, sous-lieutenant. — Blessé le 7 thermidor an VII à Aboukir.

Moulin, lieutenant. — Blessé le 19 germinal an VII à Saint-Jean-d'Acre.

Parent, lieutenant. — Blessé le 24 germinal an VII à Saint-Jean-d'Acre.

Parizé, lieutenant. — Blessé le 7 thermidor an VII à Aboukir.

Pascal, capitaine. — Blessé le 30 ventôse an IX à Alexandrie.

Taupiac, lieutenant. — Tué le 20 floréal an VII à Saint-Jean-d'Acre.

Vincent, lieutenant. — Blessé le 19 germinal an VII à Saint-Jean-d'Acre.

Campagne de 1805 (an XIV).

Camelier, capitaine. — Blessé le 22 vendémiaire an XIV à Elchingen.

Gaffé, sous-lieutenant. — Blessé le 13 brumaire an XIV au fort de Leutach (Tyrol).

Giraud, lieutenant. — Blessé le 22 vendémiaire an XIV à Elchingen.

Hanecke, capitaine. . . . Labille, lieutenant. . . . Lanty, sous-lieutenant. . Lardière, lieutenant. . .	Blessés le 22 vendémiaire an XIV à Elchingen.

Robert, capitaine. — Tué le 22 vendémiaire an XIV à Elchingen.

Sibert, capitaine. — Blessé le 22 vendémiaire an XIV à Elchingen.

Campagne de 1807.

Brucker, capitaine. . . . Chapelin, lieutenant. . .	Blessés le 14 juin 1807 à Friedland.

Curtillion, capitaine. — Tué le 14 juin 1807 à Friedland.

Davennes, sous-lieutenant. Dufour, adjudant-major. . Dupuy, sous-lieutenant. . Goulley, sous-lieutenant . Hantz, sous-lieutenant . . Lambert, sous-lieutenant. Magne, chef de bataillon . Oternaud, sous-lieutenant. Poupon, sous-lieutenant. . Reboul, sous-lieutenant. . Sibert, capitaine. . . . . Tardieu, chef de bataillon. Vignier, capitaine	Blessés le 14 juin 1807 à Friedland.

Campagnes d'Espagne (1809-1813).

Arnoult, lieutenant. — Blessé le 27 septembre 1810 à Busaco.

Béquinot, lieutenant . . . Besançon, sous-lieutenant.	Blessés le 23 juin 1810 à Ciudad-Rodrigo.
Boisselot, lieutenant. . . Boissenier, capitaine. . .	Blessés le 27 septembre 1810 à Busaco.

Boulard, sous-lieutenant. — Blessé le 13 décembre 1813 à Bayonne.

Brucker, sous-lieutenant. — Blessé le 4 mai 1811 à Pozzo-Bello.

*

Cardiat, chef de bataillon. — Blessé le 7 septembre 1812 à Burgos.

Carel, chef de bataillon. — Blessé le 22 juillet 1812 aux Arapiles.

Cayet, sous-lieutenant. — Blessé le 18 octobre 1809 à Tamamès, le 23 juillet 1812 à Salamanque, le 23 juillet 1813 à Pampelune.

Chabert, sous-lieutenant. — Blessé le 23 juillet 1812 à Salamanque.

Coutier, capitaine. — Blessé le 27 septembre 1810 à Busaco.

David, lieutenant. — Blessé le 18 octobre 1809 à Tamamès.

Deuster, lieutenant. — Blessé le 26 juillet 1810 à Almeïda.

Erhard, sous-lieutenant. — Blessé le 25 juillet 1813 à Pampelune.

Fauchier, capitaine . . . } Blessés le 27 septembre
Fauvertey, sous-lieuten. . } 1810 à Busaco.

Garnier, lieutenant. — Blessé le 18 octobre 1809 à Tamamès, le 27 septembre 1810 à Busaco.

Guilmenn, sous-lieutenant. — Blessé le 27 septembre 1810 à Busaco.

Guinand, colonel. — Tué le 10 novembre 1813 à Espelette.

Klein, lieutenant. — Blessé le 1er janvier 1810 à Salamanque.

Labille, lieutenant. — Blessé le 27 septembre 1810 à Busaco.

Lardière, lieutenant. — Blessé le 23 juillet 1812 à Alba-de-Tormès.

Léonard, sous-lieutenant. — Blessé le 27 septembre 1810 à Busaco.

Lhuillier, capitaine. — Blessé le 26 juillet 1810 à Almeïda.

Marcel, capitaine. — Blessé le 22 juillet 1812 à Salamanque.

Martinet, lieutenant. — Blessé le 27 septembre 1810 à Busaco.

Moncilly, lieutenant. — Blessé le 27 septembre 1810 à Busaco.



Monnin, sous-lieutenant. — Blessé le 18 octobre 1809 à Tamamès.

Pichoa, sous-lieutenant. — Blessé le 27 septembre 1810 à Busaco.

Ragot, sous-lieutenant. — Blessé le 5 mai 1811 à Pozzo-Bello.

Raybaud, lieutenant. — Blessé le 24 juin 1810 à Ciudad-Rodrigo.

Roblin, lieutenant. — Blessé le 18 octobre 1809 à Tamamès, 27 septembre 1810 à Busaco.

Roche, sous-lieutenant. — Blessé le 25 juin 1813 à Tolosa.

Rohmer, lieutenant. — Blessé le 10 décembre 1813 à Cambo.

Rose, capitaine. — Blessé le 10 novembre 1813 à Espelette.

Roux, capitaine. — Blessé le 27 septembre 1810 à Busaco, le 22 juillet 1812 aux Arapiles.

Seraze, capitaine. — Blessé le 25 août 1810 à Almeïda, le 27 septembre 1810 à Busaco.

Soullier, capitaine. — Blessé le 11 mai 1811 à Almeïda.

Terre, capitaine. — Blessé le 5 mai 1811 à Pozzo-Bello.

Tisset, lieutenant. — Blessé le 18 octobre 1809 à Tamamès.

Thomas, sous-lieutenant. — Blessé le 18 octobre 1809 à Tamamès.

Ulrich, lieutenant. — Blessé le 22 juillet 1812 à Alba-de-Tormès.

Vignier, capitaine. — Blessé le 27 septembre 1810 à Busaco.

Campagnes d'Allemagne et de France (1813-1814).

Croizade, capitaine. — Tué le 27 février 1814 à Orthez.

Danner, capitaine. — Blessé le 27 février 1814 à Orthez.

Ducrocq, lieutenant. — Blessé le 21 mai 1813 à Bautzen, le 18 octobre 1813 à Leipzig.

Fauchier, capitaine. — Tué le 18 octobre 1813 à Leipzig.
Hantz, sous-lieutenant. — Tué le 15 février 1814 à Luxembourg.
Lemoine, lieutenant. — Blessé le 21 mai 1813 à Bautzen, le 21 août 1813 à Buntzlau, le 18 octobre 1813 à Leipzig.
Lhuillier, capitaine. — Blessé le 2 mars 1814 à Aire.
Martinet, lieutenant. — Tué le 18 octobre 1813 à Leipzig.
Perrot, lieutenant. — Blessé le 18 octobre 1813 à Leipzig.
Quesnel, sous-lieutenant. — Blessé le 18 octobre 1813 à Leipzig.
Seraze, capitaine. — Blessé le 2 mai 1813 à Lutzen, tué le 18 octobre 1813 à Leipzig.
Sibert, capitaine. — Blessé le 18 octobre 1813 à Leipzig.

Campagne de Crimée (1854).

De Brayer, lieutenant-colonel. — Blessé le 19 novembre 1854 à la Tchernaïa.
Fauchon, capitaine. — Blessé le 18 novembre 1854 à la Tchernaïa.

Campagne de 1870-1871.

69e de ligne.

COMBAT DE BORNY, 14 AOUT 1870.

Ambrosini, sous-lieutenant. — Blessé.
Cantié, capitaine. — Blessé.
De Coatgourden, capitaine. — Tué.
Droisy, capitaine. — Blessé.
Haas, sous-lieutenant. — Blessé.
Masson, lieutenant. — Blessé.
Metay, sous-lieutenant. — Blessé.
Ragot, chef de bataillon. — Blessé.

Raynaud, capitaine. — Blessé.
Urion, capitaine. — Blessé.
Vergnon, lieutenant. — Tué.
De Vilmarest, sous-lieutenant. — Blessé.

ARMÉE DU NORD.

69e de marche.

Bataille d'Amiens, 27 novembre 1870.

Blain, sous-lieutenant. — Tué.
Danela, capitaine. — Blessé.
Jouvainroux, sous-lieutenant. — Tué.
Lagrenée, lieutenant. — Blessé.
Lemaitre, lieutenant. — Blessé.
Pinchbrelle, lieutenant. — Blessé.
Rosseline, capitaine. — Tué.
Vahlen, capitaine. — Blessé.

Bataille de Pont-Noyelles, 23 décembre 1870.

Guilbert, sous-lieutenant. — Blessé; retraité depuis, en 1878, pour ce motif.
Haurat-Cazenave, capitaine. — Tué.

Bataille de Bapaume, 3 janvier 1871.

Guttmann, sous-lieutenant. — Blessé.
Hollebecque, lieutenant. — Blessé.
Houtier, lieutenant. — Tué.

Combat de Beauvais, 18 janvier 1871.

Bloch, sous-lieutenant. — Blessé.
De Chambonas, lieutenant. — Contusionné.
Dancla, capitaine. — Blessé.
Leleu, capitaine. — Blessé.

Léonard, sous-lieutenant. — Tué.
Millet, sous-lieutenant. — Blessé.
Pincherelle, capitaine. — Tué.

***Bataille de Saint-Quentin,* 19 *janvier* 1871.**

M. **Peltey**, capitaine. — Blessé.

1873-1890. — Le 69ᵉ de ligne à Nancy.



TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

Annexes.

Nancy, imp. Berger-Levrault et Cie.

